

Institut Royal Colonial Belge Koninklijk Belgisch Koloniaal Instituut

SECTION DES SCIENCES MORALES
ET POLITIQUES

SECTIE VOOR MORELE EN
POLITIEKE WETENSCHAPPEN

Mémoires. — Collection in-8°.
Tome XXXII, fasc. 1.
Série historique

Verhandelingen.—Verzameling in-8°.
Boek XXXII, afl. 1.
Historische Reeks

RECONNAISSANCE
MENÉE AUX SOURCES DU YÉ-YI
(avril-mai 1903).

JOURNAL DE ROUTE
DE
CHARLES LEMAIRE +

AVEC
AVANT-PROPOS
DE
Th. HEYSE

PROFESSEUR À L'INSTITUT UNIVERSITAIRE DES TERRITOIRES D'OUTRE-MER,
DIRECTEUR GÉNÉRAL HONORAIRE AU MINISTÈRE DES COLONIES,
MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE.



Avenue Marnix, 25
BRUXELLES

Marnixlaan, 25
BRUSSEL

1953

PRIX : F 150
PRIJS :

RECONNAISSANCE
MENÉE AUX SOURCES DU YÉ-YI
(avril-mai 1903).

JOURNAL DE ROUTE
DE
CHARLES LEMAIRE +

AVEC
Accompagné d'un court résumé à l'usage des moins instruits
AVANT-PROPOS

DE
Th. HEYSE

PROFESSEUR À L'INSTITUT UNIVERSITAIRE DES TERRITOIRES D'OUTRE-MER,
DIRECTEUR GÉNÉRAL HONORAIRE AU MINISTÈRE DES COLONIES,
MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE.

Mémoire présenté à la séance du 16 novembre 1953.

AVANT-PROPOS

CHARLES LEMAIRE (1863-1926) fut chargé par Léopold II d'une mission scientifique à accomplir dans l'enclave du Lado et le territoire du Bahr-el-Ghazal donné à bail au Souverain par l'accord anglo-congolais du 12 mai 1894. Après Fachoda, les Anglais avaient proposé de remplacer le bail par une cession en toute souveraineté à l'État de certaines régions. LEMAIRE devait faire la reconnaissance de celles-ci. Le Roi voulait en connaître la configuration et la nature exacte actuelle. Lemaire dirigea la mission de 1902 à 1905.

Le journal de route, reproduit ci-après, comporte 95 pages écrites de la main de Lemaire et se rapporte à la reconnaissance, menée aux sources du Yé-Yi du dimanche 19 avril 1903 au mardi 12 mai suivant.

Il contient quelques réflexions et considérations sans rapport avec l'objet scientifique de la mission et que la Commission d'Histoire a jugé bon d'omettre dans la présente publication. D'ailleurs, LEMAIRE ne pouvait s'immiscer en rien dans l'administration du pays.

Le commandant LEMAIRE a publié, en 1905, le résultat des observations astronomiques, magnétiques et altimétriques de la mission scientifique du Congo-Nil, avec une carte de l'itinéraire de l'expédition (Bruxelles, Bulens, in-folio, 53 p.). Le journal de route, tel qu'il fut rédigé minutieusement par le chef de la mission, fait connaître les premiers contacts de l'explorateur avec la région parcourue et les populations qu'il a rencontrées. Il a paru opportun de le comprendre dans la série des Mémoires de la Section morale et politique de l'Institut, comme une contribution intéressante à l'histoire de

l'évolution des connaissances ethnographiques et géographiques de cette partie du continent africain.

L'importance des travaux scientifiques de CH. LEMAIRE a été signalée par J. LECLERCQ, membre de l'Académie royale de Belgique, dans le numéro d'avril 1926 de la revue *Congo* (pp. 564-566) ; Élisée RECLUS en a reconnu, jadis, les grands mérites.

Nous nous référons, pour le surplus, à la communication que nous avons faite à la séance du 8 juillet 1953 de la Commission d'Histoire de l'Institut Royal Colonial Belge et insérée dans le *Bulletin des Séances* de 1953, pp. 905-930.

28 août 1953.

Th. HEYSE.

Mission Lemaire18 lettre N° 820
21-9-03Reconnaissance menée aux sources du Yé-YéJournal de Route.Personnel Blanc: commandant Lemaire; lieutenant Paulis; sous-lieutenant Corradi; sous-officier BelardiPersonnel noir: 120 hommes d'encore (femmes et enfants laissés au Yé-Yé)
150 porteurs (hommes, garçons et adolescents) recrutés par la place du Yé-Yé et accompagnés de leurs chefs
10 serviteurs noirs.

Sur plus longue mèche.

Itinéraire de la Reconnaissance: de Dimanche 17 Avril 1903 au mardi 12 Mai suivant.Réultats: mise en carte d'un itinéraire couvrant 268 $\frac{1}{2}$ Kilometres, fixé par 15 positions astronomiques; altitudes déterminées par 4 thermomètres hypsометриques; magnétisme déterminé sur 3 composantes (7 stations).Preliminaires. dès notre arrivée à la place du Yé-Yé, le Vendredi 3 Avril 1903, je m'efforce à recueillir toutes informations possibles, sur la région des sources du Yé-Yé, sur les populations qui en y trouve, sur la durée possible du trajet d'ici aux sources, etc. etc.

La place du Yé-Yé ne peut nous fournir à nos divers sujets de route, que les renseignements suivants: comme population nous traverser, des Kalikos chez lesquels il y a en jardis un poste de vivres, destiné à ravitailler nos stations; ce poste, commandé par un Blanc, a dû être lorré d'urgence; la contrebande soumise contre les exigences, alors nécessaires, de ce service de ravitaillement à bon marché; depuis on ne peut pas dire que les Kalikos soient ralliés, et nous devons nous tenir sur nos gardes, et nous devons d'attaques isolées; il faudra aussi prendre attention aux troupeaux à fléchettes empoisonnées dont les Kalikos ne manqueront pas.

31.7.03

[1] * Reconnaissance menée aux sources du YÉ-YI.

JOURNAL DE ROUTE

Personnel blanc : commandant Lemaire ; lieutenant Paulis ⁽¹⁾ ; sous-lieutenant Caroelli ⁽²⁾ ; sous-officier Belardi.

Personnel noir : 100 hommes d'escorte (femmes et enfants laissés au Yé-Yi) ;

150 porteurs (hommes faits et adolescents) recrutés par la place du Yé-Yi, et accompagnés de leurs chefs ;
10 serviteurs noirs.

En plus deux mules.

* * *

Durée de la Reconnaissance : du dimanche 19 Avril 1903 au mardi 12 mai suivant.

Résultats : mise en carte d'un itinéraire couvrant 268,5 kilomètres, fixé par 15 positions astronomiques ; altitudes déterminées par 4 thermomètres hypsométriques ; magnétisme déterminé en ses 3 composantes (7 stations).

* Les chiffres entre crochets indiquent le début des pages manuscrites.

⁽¹⁾ Lieutenant Paulis, Alb. A., né à Liège le 9-1-1875, a séjourné au Congo, du 21-8-1902 au 31-7-1906. Décédé à Bruxelles, le 18-10-1933.

⁽²⁾ Sous-lieutenant Caroelli, Alph. F., né à Reggio di Calabria (Italie) le 1-11-1874, a séjourné au Congo du 9-10-1901 au 15-7-1905.

Préliminaires.

Dès notre arrivée à la place du Yé-Yi, le vendredi 3 Avril 1903, je m'étais préoccupé de réunir toutes les informations possibles sur la région des sources du Yé-Yi, sur les populations qu'on y trouve, sur la durée du trajet d'ici aux sources, etc. etc.

La place du Yé-Yi ne put me fournir, à ces divers points de vue, que les renseignements suivants : « Comme population, vous trouverez des Kalikos chez lesquels il y a eu jadis un poste de vivres, destiné à ravitailler nos stations ; ce poste, commandé par un blanc, a dû être levé d'urgence, la contrée s'étant soulevée contre les exigences, alors nécessaires, de ce service de ravitaillement à bon marché ; depuis on ne peut pas dire que les Kalikos soient ralliés, et vous devrez vous tenir sur vos gardes, et vous défier d'attaques isolées ; il faudra aussi prendre attention aux trous à fléchettes empoisonnées dont les Kalikos ne manqueront pas [2] de parsemer le sentier aux abords des villages, ainsi que les plantations ».

Comme renseignements topographiques certains, je n'avais rien pu obtenir ; pour les uns il y avait 7 à 8 jours de marche jusqu'aux sources du Yé-Yi ; pour les autres la moitié seulement. Quant à la seule carte (?) à trouver à la place du Yé-Yi (croquis sur lequel on avait rapporté quelques itinéraires que rien de rien ne fixait en position), je devais bientôt constater par moi-même tout ce que cette carte avait de vaguement approximatif et de certainement erroné. En résumé autant dire que je me trouvais devant l'inconnu, au point de vue géographique.

Je priai alors le chef de poste, le très complaisant capitaine Goebel (1), de faire venir des chefs dépendant du poste et dont les villages étaient situés à 1 jour vers

(1) *Biogr. Col. Belge*, II, 420-422.

le Sud. Ces chefs, au nombre de trois, arrivèrent l'un après l'autre, à des jours différents ; je leur exposai ce que je comptais faire ; ils reçurent un cadeau de bienvenue ; mais je fus vivement frappé de l'air plus qu'embarrassé qu'était le leur, et du manque de netteté de leurs réponses, d'où résultait qu'ils ignoraient complètement où étaient les sources du Yé-Yi, et qu'on ne les trouverait que chez les Kalikos, de méchantes gens qui nous feraient sûrement la guerre. Ici aussi impossible de connaître combien de jours nous mettrions pour arriver aux sources.

Je fixai, assez au hasard, que notre reconnaissance durerait trois semaines, et fis prendre les dispositions en conséquence.

Jeudi 16 Avril 1903.

Prise de l'heure avant le départ du Yé-Yi.

Vendredi 17 Avril 1903.

Calcul des variations horaires des 3 garde-temps.

Samedi 18 Avril 1903.

Arrivée des porteurs. Préparatifs de départ.

[3] *Dimanche 19 Avril 1903.*

De 6 à 7 heures, chargé la caravane.

Départ à 7 h 35 m, vers le Sud, puis le Sud-Ouest, pour aller loger à la résidence du chef Garaba, un de ceux qui nous accompagnent. D'après la carte de la place du Yé-Yi, ce village ne devait être atteint qu'après une marche de 24 à 25 kilomètres. En réalité nous y arrivons après 13 $\frac{1}{2}$ kilomètres, le long desquels on monte de façon douce mais continue, de sorte qu'on passe de l'altitude absolue de 900 mètres (fort du Yé-Yi) à l'altitude de 980 mètres (village Godja). Pays facile et agréable

à parcourir, d'autant plus que la journée est superbe. La brousse est intéressante, se densifiant toujours au point de devenir à demi-ombreuse ; elle a alors des allures de verger, où il fait amusant de se promener car c'est une véritable promenade que nous faisons aujourd'hui.

L'impression que l'on a de parcourir un verger est accentuée par ce fait que tout le monde, blancs et noirs, mange à profusion le « moleti » qui est une simili pru-nelle acidulée de goût fort prisable, et dont nous ferons souvent — avec du miel indigène — une compote valant toutes nos compotes d'Europe. Ce ne sera d'ailleurs pas le seul fruit de la brousse qui nous fournira une ressource précieuse et bienvenue.

Malgré son joli manteau à demi arborescent témoignant d'une fertilité suffisante, le pays semble n'avoir — sur un sous-sol granitique — qu'un revêtement argileux d'épaisseur assez faible.

Vers la fin de l'étape surtout, on voit sourdre de terre les affleurements de granit se présentant tantôt en puissants dômes très surbaissés, tels des gibbosités de monstrueuses bêtes qu'un cataclysme aurait figées sur place, tantôt avec des formes de lupus, de callosités, de grandes et inquiétantes plaques verruqueuses surgissant brusquement dans le tapis d'herbe nouvelle, vert tendre, courte encore, qui pare le pays ; et, au loin, partout vers l'Est, le Sud, l'Ouest, c'est le granit qui constitue ces pics et ces pitons, ces aiguilles [4] et ces tables [tels le Mougwa ou mont Milz⁽¹⁾, le Lobogo, le Hottogo, etc...] qui, quand on s'en rapproche, se montrent si pelés, si rudes, si sauvages.

De loin (de la place du Yé-Yi par exemple) ces pics sont parfois éclairés de façon féerique, aux levers et couchers du soleil, et surtout aux jours d'orage et de tornade, quand le voile irrégulier des nuages se ploie

⁽¹⁾ *Biogr. Col. Belge*, I, 697-701.

et se déploie en longues draperies se traînant lourdement, se densifie ou se raréfie, ou bien encore se fond en ondées diluviennes, en averses formidables et glacées, ou s'évapore en brouillards laiteux ; ces jeux, rapidement, violemment et incessamment renouvelés et variés, provoquent sur les montagnes les effets de lumière les plus inattendus, les plus déconcertants, parfois si bizarres que certains yeux ne reconnaissent plus les montagnes familières et que les propriétaires de ces yeux appellent des camarades pour leur demander ce qu'ils voient et ce qui se passe.

Ces pics, nous allons les voir, presque tous de près, l'un après l'autre.

Je ne noterai pas, jour par jour, les caractéristiques complètes de la faune et de la flore, car j'aurais trop à me répéter ; ces caractéristiques font l'objet d'un tableau synthétique sur la carte jointe à la présente note (Planche hors-texte).

Je signalerai de suite que cette carte — bien qu'elle soit à l'échelle considérable de 20 millimètres pour 1 minute d'arc (soit 2 centimètres pour 1,850 km) — ne peut donner tous les détails que j'ai consignés aux itinéraires journaliers ; ainsi que je l'ai fait pour mon voyage au Ka-Tanga, ces itinéraires journaliers, très détaillés, seront reproduits dès mon retour en Belgique, et un atlas au $\frac{1}{50.000}$ en sera dressé par mes soins.

Telle quelle la carte que j'envoie avec ce rapport fixera complètement les idées à tous les points de vue : elle porte tous les cours d'eau, quelle que soit leur importance, et pour la plupart de ces cours d'eau, les caractéristiques sont données ; elle porte les altitudes absolues des points principaux, les longueurs d'étape, et, pour certaines régions, une note brève spéciale à cette contrée, etc. etc...

Le chef Garaba — chez qui nous logeons aujourd'hui

— se qualifie [5] lui-même de « Ba-ou-Ka-Koua » ; je soupçonne le mot « Ba-ou » de n'être que le mot « bantou » de la côte occidentale, et de vouloir simplement dire « gens », « hommes ». Quand un chef parle de ses sujets il les dénomme « Ba-ou ga na » = mes gens, mes hommes.

Avant d'arriver au Yé-Yi, un homme à qui je demandais de quelle race il était, me répondit : « Ba-ou-ou-Kalibo ».

Les autres chefs qui sont avec nous sont également des Ka-Kouas, ainsi que tous nos porteurs.

Les dépendants du chef Garaba — et il en est ainsi pour tous les autres chefs — sont répartis, sur le territoire relevant de ce chef, en petits groupes : les plus forts n'ont guère que 15 à 20 huttes et greniers entourés d'une zériba, laquelle n'est qu'une haie contre les fauves, constituée par les arbustes abattus pour les défrichements ; ces zéribas sont presque toujours réunies par 3, 4 et 5, et entourées de leurs cultures peu variées, où prédominent les haricots.

Les huttes sont presque toutes circulaires et très basses ; leurs parois sont faites de rondins jointifs ou de paille tressée en fortes nattes, ou de pisé ; la hutte du chef Garaba et une annexe sont rectangulaires et propres : on peut y loger.

La résidence du chef Garaba a, comme point d'aiguade, les sources du ruisseau A-Niufi ; dans ce nom, la lettre « u » est nettement prononcée à la française. Elle n'est toutefois qu'un des nombreux exemples que j'ai notés à ce jour de la nécessité de revenir, pour notre orthographe cartographique, à l'alphabet de la langue française. Malgré les nombreux arguments de logique que j'ai fournis jusque aujourd'hui, les malheureuses conventions relatives à la notation topographique ont été maintenues ; je traiterai à nouveau en détails cette question lorsque j'en aurai le loisir, d'autant que je compte trouver prochainement des populations signalées par

SCHWEINFURTH (1), et qui emploient beaucoup l'« u » avec sa prononciation française. Pour le moment, je signalerai que, parmi les chefs qui nous accompagnent en ce moment, figure le chef « Tchoreu » ; parmi les capitaines il y a deux « Tchoreu » et parmi les porteurs, il y en a trois. [6] Ce n'est donc pas, loin de là, un nom d'exception ; dans ce nom, très commun, quoique propre, la diphthongue « eu » est prononcée comme dans le français « heureux ». C'est ainsi qu'elle a été entendue par les appareils auditifs du commandement Bruneel (2), du capitaine Goebel, des lieutenants Paulis et Caroelli et aussi par le mien.

Dans la caravane qui nous a convoyés de Faradje au Yé-Yi, il y avait un porteur nommé Preu (avec la diphthongue « eu » à la française) ; c'est ainsi du moins qu'elle sonna à l'oreille du commandant Holm (3) comme à la mienne ; enfin, j'ai une note signée du commandant Holm et confirmée de la façon la plus catégorique par le commandant Bruneel, et me donnant les noms du chef Zuné, avec « u » prononcé à la française, et du soldat Su'n'sou, aussi avec le premier « u » à la française et le second appartenant à la diphthongue « ou ».

Les indigènes désignent sous le nom de « Kouturia » « ou » et « u » à la française), les derviches : on pense que ce mot est une altération de « Equatoria ».

Encore un exemple qui m'est fourni par le commandant Bruneel : cervelle se dit « ta-iun », avec la diphthongue « un » prononcée à la française, comme dans « commun ».

Avec l'alphabet conventionnel actuel, tous ces mots demeurent non scriptibles ; on ne peut songer ni à les supprimer ni à les déformer. La conclusion qu'imposent ces constatations de fait sera évidente, au seul point de vue scientifique. J'entends ignorer les autres.

(1) *Biogr. Col. Belge*, I, 837-841.

(2) *Ibid.*, III, 87-88.

(3) *Ibid.*, III, 445-446.

Je ne crois pas, d'autre part, dépasser les bornes de la propriété scientifique en demandant que l'orthographe que je donne dans mes travaux cartographiques soit dorénavant respectée, comme elle l'a été par la puissante Société de Géographie de Londres, laquelle a décidé de ne plus modifier l'orthographe des noms figurant sur les documents établis dans une langue autre que la langue anglaise ; cette décision fut prise à la suite de conversations que j'eus l'honneur d'avoir avec le très distingué secrétaire général de cette très sérieuse société de géographie.

[7] Il me paraît infiniment simple, si l'alphabet conventionnel actuel est maintenu pour les travaux cartographiques congolais, que sur les documents signés par moi et reproduits par les soins de l'État, on garde l'orthographe française ordinaire avec la note suivante : « Nous respecterons l'orthographe de l'auteur ». Mais je pense qu'on se décidera enfin à reprendre l'orthographe ordinaire qui permet aux Belges du Congo de prononcer et d'écrire Bruxelles, Namur et Trouillu (affluent de la Trouille) et non Broussell, Namour et Trouillou (affluent de la Truille).

* * *

Étant sur ce sujet de l'écriture cartographique, je justifierai de suite ma notation Yé-Yi. D'abord, c'est exactement ainsi que prononcent les noirs qu'on trouve sur ce cours d'eau ; ensuite j'ai trouvé les deux ruisseaux Wé-Yi et Ké-Yi, et j'ai pris la liberté grande de rapprocher ces trois dénominations de cours d'eau Yé-Yi, Wé-Yi et Ké-Yi, et d'en oser conclure que la syllabe Yi, commune aux trois, pourrait bien avoir une signification unique (que je n'ai pu déterminer), signification modifiée par les préfixes Wé, Ké et Yé.

Nous avons en Belgique des localités telles que Je-

mappes et Jemeppe dont la notation par un Congolais pourrait aisément être unique, et plus probablement falsifiée ; nous qui avons l'écriture conservatrice, tâchons, si possible, de n'être pas Congolais à ce point de vue.

* * *

Le chef Garaba nous offre :

1 mouton,

21 poules,

15 œufs,

72 rations d'éleusine et de sorgho, préparées et prêtes à être mangées,

72 rations de poisson, gibier, poulet, chèvre, bakwas (fourmis), (?) etc... préparées à l'huile de sésame.

* * *

[8] La soirée permet une bonne observation astronomique qui peut être calculée de suite.

* * *

M. le sous-lieutenant Caroelli, souffrant de la rate depuis quelques jours, a dû se coucher au lieu d'assister au repas du soir.

Lundi 20 Avril 1903.

Thermomètre à 5 h ½ : 20°,6

La nuit a été bonne pour tout le monde : M. Caroelli souffre beaucoup moins. Pour mon compte, je continue à être ennuyé par la diarrhée ; voilà plus de trois semaines que cela dure, avec des « hauts et des bas », c'est vraiment le cas de le dire.

MM. Paulis et Caroelli éprouvent le même ennui.

Seul, M. Bélardi en est indemne.

A notre départ de la place du Yé-Yi, plusieurs agents

y étaient également atteints de flux de ventre. A quoi cela est-il dû ?

A Doungou-station, on nous avait dit que dans l'enclave de Lado, les agents trouvaient à boire du lait frais tous les jours, et que cela leur donnait à tous la diarrhée dans les premiers temps de leur arrivée. Mais alors, nous-mêmes en aurions souffert à Doungou où, pendant plusieurs semaines, des commerçants hindous vinrent nous *vendre* du lait frais.

On nous avait dit aussi que la farine de sorgho et d'éleusine donnait la diarrhée à ceux qui n'y étaient pas habitués.

Or, pour mon propre compte, j'ai dévoré force galettes de sorgho au Ka-Tanga, sans en être autrement incommodé.

Seulement, au Ka-Tanga, la farine se faisait au mortier et au pilon ; ici elle se fait à la pierre meulière, laquelle est de granit qui, sous le frottement du bloc écraseur, pourrait bien se transformer partiellement en farine de granit forcément mélangée à la farine de sorgho, ce qui donnerait un mélange plus ou moins soupçonnable.

Quoi qu'il en soit, je note que ces flux de ventre, si soutenus, ne [9] s'accompagnent que très exceptionnellement de coliques douloureuses.

* * *

Avant de nous mettre en route, je dois renvoyer au Yé-Yi deux de nos soldats, qui avaient demandé à leur officier de pouvoir essayer de nous accompagner bien que n'étant pas en état de le faire sûrement : l'un est blessé au pied depuis 4 ou 5 jours et doit se déclarer incapable de marcher ; l'autre est tuberculeux et crache du sang. Au départ du Yé-Yi, un soldat n'avait pu nous suivre, étant atteint de dysenterie.

* * *

Départ du village Godja à 6 h 35 m. — Plein soleil.

Les 8.000 premiers pas dans la direction S-E nous mettent au bord du Yé-Yi, après avoir vu 6 petites zéribas avec cultures, dépendant du chef Garaba.

Devant l'une de ces zéribas, sur le sentier, est un petit fétiche assez curieux, gros comme un gros rat, en terre glaise, affectant la forme composite d'un hippopotame qui aurait une bosse de zébu (ne pas prononcer zébou), et des plumes d'autruche ; ce bizarre produit est campé lourdement devant un bloc informe de terre glaise. Le tout est disposé fraîchement et, vraisemblablement, destiné à protéger les gens contre les dangers de l'entreprise à laquelle je les mène. Ailleurs, des femmes tenant en main des bouts de lianes font des incantations autour de la tête et du buste de nos chefs ; je les prie de me faire bénéficier de ces précieuses mesures de protection, ce qu'elles font « volontiers en riant ».

Le Yé-Yi, que nous traversons, est large de 7 à 8 mètres, et a, en ce moment de l'année, 0,50 m à 0,60 m d'eau assez claire ; courant faible ; 2,50 m d'encaissement direct et autant d'encaissement indirect.

Les 8.000 pas suivants nous mettent, après la traversée du joli ruisseau Kawé, à un nouveau groupement de 5 ou 6 zéribas dépendant toujours de Garaba.

Au-delà de ce groupement cesse l'autorité territoriale de ce chef et commence celle du chef Bandja.

Toutefois, les groupes de huttes de ce chef et de ses « caporali » (nyamparahs) ne sont atteints qu'après avoir doublé la route faite jusqu'ici.

L'étape couvre ainsi 25 kilomètres, dont la seconde moitié se fait sous la pluie ; [10] on traverse encore deux fois le ruisseau Kawé qui semble marquer le territoire des chefs Bandja et Adé.

La résidence du chef Bandja s'appelle Pa-Iawa ; il ne s'y voit pas une hutte convenable ; toutes, ou presque toutes, sont très petites, très basses, sans véranda ;

dans ces groupes de huttes, pas un arbre, pas une plante donnant une note un peu gaie. Rien qu'une occupation lâchée, inconsistante, de gens toujours prêts à s'en aller autre part, le cœur content... ou non.

Le pays parcouru aujourd'hui est très pittoresque à cause surtout de ses mouvements ; l'altitude passe de 980 mètres (village Godja) à 1.014 mètres (village Pa-Iawa).

La flore est pauvre ; on voit à peine de temps en temps un bel arbre, bien que souvent la brousse devienne arborescente et qu'on ait plaisir à la parcourir ; à certains moments, je retrouve des impressions du Ka-Tanga au point de vue de l'habillement du pays ; ici on ne voit guère de lianes sauf dans les galeries des ruisseaux.

Au point de vue de la faune, il a été observé les grandes ouvertures de terriers d'un animal appelé « ougou » ou « nigou », qui pourrait bien — à la description qui m'en est faite — être l'oryctérope. Noté aussi les pièges à gibier en forme de fosses à section trapézoïdale.

Quant à la roche, on ne voit presque invariablement que du granit ; toutefois de gros blocs de limonite se sont aussi montrés ; les affleurements de granit sont très veinés de quartz ; et, près du double pic Ouloupé, nous relevons une veine verticale large de 25 à 30 centimètres.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que les indigènes installent presque toujours leurs groupes de huttes contre de larges émergences de granit à nu ; celles-ci leur fournissent une aire idéale pour le séchage de leurs graines, leur nettoyage et leur broyage éventuel.

Dès que nous sommes installés, et après avoir mis l'itinéraire au net, je réunis les chefs qui doivent nous guider, à défaut des renseignements que ne possédait pas le poste du Yé-Yi.

[11] Il leur est dit que nous passerons ici la journée de demain, et je leur demande si un de mes blancs pourra

aller jusqu'au Yé-Yi, dont nous nous sommes assez bien éloignés par l'étape d'aujourd'hui d'autant plus que la rivière s'incurve dans le Sud-Ouest, et que nous avons marché dans le Sud-Est.

On m'affirme qu'il serait impossible d'aller au Yé-Yi et d'en revenir en un jour, en marchant dans l'Ouest un peu Sud comme je le demande.

Pour aller aux sources du Yé-Yi, le plus rapidement possible, disent encore mes gens, c'est vers le Sud qu'il faut marcher.

Je manque naturellement de documents pour discuter ces affirmations et je dois les accepter jusqu'à nouvel ordre.

Je demande alors combien de jours nous mettrons de Pa-Iawa aux sources.

— « 5 jours — me répond-t-on.

— » Et quand prendrons-nous le contact des Ka-Likos ?

— » A deux jours d'ici ».

Et l'on m'explique, avec profusion de détails, que ces Ka-Likos ont un langage tout à fait différent de celui des Ka-Kouas ; que ces 2 tribus ne se comprennent pas ; que les Ka-Likos, sûrement, voudront nous faire la guerre.

— « Nous ne sommes pas amis avec eux ; jadis il y eut un blanc au poste chez eux ; mais depuis qu'il n'y est plus, ils ne veulent plus nous accueillir ; ce sont de très méchantes gens armés d'arcs et de flèches ; ils ont coutume de se cacher dans les rivières encaissées, en s'enfonçant dans l'eau jusqu'à la bouche, et quand l'étranger passe on lui tire des flèches de bas en haut.

— » Brrr... ».

Je devais bientôt constater que nous ne verrions chez les Ka-Likos des sources du Yé-Yi que d'infimes ruisselets où le plus minuscule des pygmées de Gulliver n'eut pu que difficilement prendre un bain de siège.

— « Ce sont des sauvages de la brousse, continua-t-on ; nous n'avons ici qu'un homme qui sache parler avec eux.

— » Tiens ! Tiens !

— » Eh bien — dis-je — cet homme ne peut-il porter en mon nom un présent au chef des premiers Ka-Likos que nous devons rencontrer, et lui expliquer que nous n'allons [12] pas lui faire la guerre ?

— » Non ! Non ! Si cet homme allait seul, on le tuerait sur place. Mais il viendra avec nous, en tête de la colonne et, quand nous entendrons dans la brousse les rumeurs des Ka-Likos (ils font miou-ou-ou, miou-ou-ou-ou...), l'homme qui sait se faire comprendre d'eux leur criera que nous venons en amis. »

Je redis à nouveau aux chefs qu'à tout prix je veux éviter la guerre ; il me semble, en effet, qu'ils escomptent déjà le traditionnel butin ; je leur exhibe mes chronomètres en leur expliquant encore — comme je l'avais fait déjà au Yé-Yi — qu'on ne va pas en palabre avec de tels instruments, sans lesquels je ne puis faire ma besogne spéciale ; c'est pourquoi ils doivent s'arranger pour que je n'aie pas d'ennuis en route.

— « Pour le moment, je ne puis contrôler vos dires et assertions, mais au fur et à mesure de notre marche, je verrai si vous m'avez plus ou moins trompé. Si vous m'avez servi dans l'ordre d'idées que je vous ai développé vous serez récompensés. Sinon non ! »

Je dis encore que demain on doit nous apporter le plus de grain possible, puisque nous pourrions bien être exposés à n'en pas beaucoup trouver en route.

Je fais distribuer la ration hebdomadaire (7 mitakos par tête).

Nos chasseurs noirs, malheureusement, reviennent bretouille.

Les chefs Bandja, Adé et Garaba offrent ensemble : 56 rations de bouillie de farines,

56 rations de poisson, viande ou bakwas à l'huile,
14 poules,
2 chèvres,
32 œufs.

* * *

Le ciel, entièrement couvert au début de la soirée, s'éclaircit ensuite suffisamment pour que nous puissions nous mettre en observation vers 19 ½ heures ; une bonne observation complète est prise rapidement, par 8 étoiles.

[13] *Mardi 21 Avril 1903.*

Séjour au village Pa-Iawa. Bonne nuit pour mes 3 adjoints ; pour moi, trois accès de diarrhée.

Levés à 5 h 50 m. Le thermomètre marque 17°,0. — Plein soleil dès 6 heures.

Nous procémons de suite — M. Paulis et moi — à la prise des 3 composantes magnétiques.

Après le déjeuner, M. Paulis se rend au pic Maogwa, en marchant en ligne droite à travers la brousse selon mes instructions.

Ainsi que je le disais hier, le village Pa-Iawa est peu riant avec ses méchantes paillotes basses, sans l'enjolivement de la moindre verdure ; mais on y a l'avantage d'un site montagneux vraiment pittoresque, et l'œil ne se fatigue pas d'examiner le double piton Lobogo au Sud, les deux curieux et puissants pics Mougwa et Tédo au Nord, et toute la silhouette de montagnes qui se profile à grande distance dans l'Est et le Sud.

M. Caroelli prendra photographie du double piton Lobogo et des pics Tédo et Mougwa (réussies).

A ce dernier pic, dont l'altitude est de 1.250 à 1.300 mètres, j'ai donné le nom de « *mont Milz* » en souvenir du vaillant officier qui fut un des premiers à passer ici, et qui eut même un poste à proximité du Mougwa, le « *poste d'Alima* ».

Le Gouvernement, j'en suis certain, ratifiera cette appellation, et voudra bien la faire connaître officiellement à la veuve du regretté adjoint de Van Kerckhoven (1).

Je consacre la journée au calcul de l'observation astronomique d'hier soir et de l'observation magnétique de ce matin.

A son retour, M. Paulis lit les 4 thermomètres hypsométriques. Mon adjoint me signale que le village du chef Adé, par lequel il a passé au retour, est très propre et que les huttes y sont bien construites.

* * *

Les chefs Bandja, Adé et Métassou apportent ensemble :

1 chèvre,
10 poules,
3 pots de miel,
[14] 4 paniers de farine,
4 paniers de grains (sorgho et éleusine),
27 rations de bouillie de farine,
27 rations de viande, poisson et bakwas à l'huile.

Ces rations, comme hier et avant-hier, sont distribuées à nos noirs, soldats et porteurs ; le reste est pour nous.

Je fais aussi distribuer une ration supplémentaire de perles à tout le monde, afin que les greniers du village s'ouvrent plus facilement, car il nous faut des vivres pour plusieurs jours.

De nouveau les chasseurs rentrent bredouille ; ils ont bien rapporté une pintade, mais c'est sur une grosse bête que je comptais, pour nos noirs.

* * *

(1) *Biogr. Col. Belge*, I, 566-573.

Maxima du jour : 36°,7

Vers 16 heures, tonnerre lointain.

A 18 heures, menaces de tornade ; fortes rafales.

A 20 1/2 heures, la pluie s'annonce ; pendant une heure l'orage reste à distance ; nous ne sommes gratifiés que de quelques gouttes d'eau ; mais alors c'est pour nous qu'est toute l'ondée, et elle se rattrape.

La « hutte du commandant » laisse passer l'eau comme une écumeoire ; vite la montre, le podomètre, la boussole, l'anéroïde en sûreté dans une malle, et laissons-nous tremper philosophiquement.

Je n'aurais pu d'ailleurs faire autrement !

Mercredi 22 Avril 1903.

Il a plu toute la nuit, avec des périodes de giboulées, si on peut dire.

On peut qualifier le matin de « matin mouillé ».

Levés dans l'eau. Température à 6 heures : 20°,8.

Le ciel reste bas et chargé, bourré de nuages menaçants. Mais le soleil semble vouloir balayer ces empêcheurs de ... marcher en ligne droite ; on partira donc aujourd'hui.

J'ai eu trois accès de diarrhée durant la nuit, mais je n'en ressens ni fatigue, ni faiblesse.

* * *

[15] Départ à 7 h 15 m. Direction Sud.

On traverse de suite la Kawé dont le lit montre des cailloux roulés, lesquels sont exceptionnels dans le pays.

La Kawé traversée, on grimpe fort pour se hisser sur un éperon de granit et redescendre très vite dans une dépression large de 10 mètres, encombrée de hautes herbes, à laquelle succède un nouveau massif granitique dont l'ascension fait un peu souffler.

Mais comme il fait charmant ! Vivace me revient à la mémoire le souvenir des Koundeloungou, et du Ma-Roungou contre le Tanganika ; mais ici, c'est un Koundeloungou et un Maroungou très atténus ; n'empêche qu'on goûte vivement le pittoresque du pays, les points de vue perpétuellement changeants, les aspects imprévus.

On s'étonne de trouver ces massifs de dur granit gardant si bien assez d'argile, dans leurs creux et leurs plis, pour que de nombreux grands arbres aient pu librement s'y épanouir et mettre ici la joie de leur vigueur, la douceur de leur ombre, le prix de leurs fruits ; même là où la roche se montre à nu formant comme de monstrueuses excoriations, souvent elle se garnit de longs parterres d'aloës aux hampes florales rouges ou jaunes ; d'autres plantes, parmi lesquelles le pourpier sauvage comestible, complètent ces parterres naturels que les vilains singes viennent souvent ravager en jouant ; dans les vasques de la roche, l'eau de pluie forme des réservoirs où grouillent les têtards ; des grenouilles géantes coassent justifiant autant que possible le « Bré Ké Ké Ké, Kwex Koax » du poète grec...

Les traces de fauves mettent leur note très spéciale dans cette impression ; mais l'indicateur de miel détourne notre attention et insiste pour qu'on le suive, afin de voler à leurs propriétaires le précieux produit, doux et parfumé.

Oui, il fait amusant !

Nous suivons d'abord un sentier battu menant aux zéribas d'un nommé Loperalé, dépendant du chef Bandja.

Au-delà de ces zéribas, le sentier devient de moins en moins marqué.

Nous voici aux points où étaient d'abord installés le chef Bandja et ses dépendants, en un joli site montagneux qu'ils ont abandonné pour se rapprocher un peu du poste du Yé-Yi, vers le Nord.

On monte de façon continue, traversant près de leurs sources des ruisseaux à sec, [16] ou n'ayant que des filets d'eau claire, limpide, à courant rapide.

Partout le granit veiné de quartz ; certaines veines atteignent presque un mètre de largeur.

Et dans les parties déprimées, c'est une belle argile noire où achèvent de retourner à la brousse les champs de sorgho, de haricots, de pois cajan, d'*Hibiscus esculentus*, au milieu desquels se sont écroulées les huttes délaissées par les Ka-Kouas de Bandja.

A la dernière zériba ainsi abandonnée, on tient conseil. Il n'y a plus de sentier et, aux dires de nos 5 chefs guides, il n'y a avec nous qu'un homme qui puisse nous montrer quelle route nous devons suivre : c'est un de nos porteurs ; on le fait chercher. Il déclare qu'il ne connaît plus du tout la route. Ses explications embrouillées, son air embarrassé montrent que l'homme a la venette d'être en tête de la colonne ; ça lui fait perdre toute mémoire ; force m'est de la réveiller par quelques arguments spécifiques, afin de couper court à ces velléités de recul.

Et l'on repart, à travers brousse.

Le pays est charmant ; nous trouvons des quantités de « moleti » murs, et nous nous en payons jusqu'à ce que leur astringence ait achevé de nous raper la langue.

La marche est forcément assez lente ; on fait 5.000 pas à l'heure. Mais voici que se rapproche l'orage qui, depuis ce matin, nous grondait dans le dos. La menace devient telle qu'il faut stopper et camper ; il est 11 h 45 m. Nous avons fait 14 ½ kilomètres en passant de 1.014 mètres à 1.200 mètres d'altitude, par une série de montées et de descentes. Mais la pluie est arrivée avant que nous ayons pu déterminer l'emplacement du camp. Elle déferle avec furie pendant qu'on désherbe un espace pour les tentes.

Blancs et noirs sont verts dans ce temps gris. Quelle symphonie de couleurs, bon Dieu ! Pourtant, les tentes

se dressent ; on patauge dans la boue ; les noirs se fabriquent leurs ordinaires abris de branchages et d'herbes, et — *mirabile dictu* — chose qui m'étonne toujours, le maître queux réussit à faire du feu et peut nous envoyer une tasse de cacao brûlant, ce que personne ne refuse.

Maintenant, l'accalmie est venue malheureusement sans que veuille bien revenir Sa Majesté Soleil ; de temps en temps même, la pluie semble récidiver ; elle nous est désormais indifférente car on a fini par être installé et on a pu changer de vêtements, ce que rendait indispensable la façon si parfaite dont nos imperméables absorbent l'eau de pluie. [17] Un grand feu de bois flambe, remplaçant Phœbus boudeur ; vêtements, tabourets, chaises sont mis à sécher.

Dans tout cela les Kalikos sont absolument oubliés.

Si nous pouvions arriver dès demain chez eux, je serais enchanté car nous saurions de suite à quoi nous en tenir dans un sens ou dans l'autre.

Je fais préparer un cadeau qui leur sera offert à notre prise de contact. Tant mieux s'ils l'acceptent. Je le souhaite tant pour eux que pour nous.

Après de méchants débuts, la soirée devient assez bonne pour qu'on puisse prendre observation.

Durant que nous saisissons les nécessaires étoiles, un fauve (léopard) vient étrangler nos trois chèvres, contre nos tentes.

On n'a rien entendu, c'est en relevant les sentinelles qu'on constate ce petit désastre ; l'animal a dû, pourtant, être dérangé dans son carnage puisqu'il n'en a rien emporté.

6 étoiles fixent la position du camp au Sud du pic Apidi.

Jeudi 23 Avril 1903.

Nuit humide. — Température à 5 h 30 m : 16°,2.

Nos deux mules ont manifesté toute la nuit une inquiétude qui avait commencé hier soir ; leurs braitements renouvelés n'ont pas suffi à me faire dormir tout mon saoul ; j'ai fort sommeil quand je me lève à 6 h 10 m.

On aspire au soleil ; on le souhaite ardent.

Il semble heureusement devoir bientôt percer.

Au moment où nous nous mettons en route, le chef Tchoreu annonce qu'un de ses hommes a été enlevé par un *léopard*, en allant à l'eau. Les traces sanglantes semblent indiquer que la bête a gagné des hauteurs peu éloignées du camp ; on a suivi ces traces, sans rien trouver.

C'est la première fois que j'ai à noter pareil grave événement depuis que je bats et rebats la brousse africaine, soit dans le district des Cataractes, soit à l'Équateur, soit au Ka-Tanga.

[18] J'ai passé des centaines et des centaines de nuit en pleine brousse, avec parfois près de 600 noirs, et jamais je n'avais eu à enregistrer une attaque de fauve.

Départ à 6 h 45 m.

La marche se continue sans sentier, vers le Sud ; en quittant le camp, on laisse un peu à l'Ouest de l'itinéraire les sources du ruisseau Kawé, tandis qu'on domine, dans l'Est, la dépression de la Kembé.

Empreintes fraîches de léopard, mais pas d'éléphants dans le sol détrempé.

Dès le début de la marche, les quelques hommes qui me précèdent examinent soigneusement le sentier ou plutôt le terrain suivi, car, de sentier, il n'est plus que des bouts de temps en temps ; la marche est lente, processionnelle, fatigante ; l'itinéraire difficile à lever. Le féticheur Adé fait, de temps en temps, quelques incantations, les bras haut levés et violemment détendus : ces gestes sont vraiment peu hiératiques ; on dirait un exercice d'extension des bras en avant et en haut, ainsi qu'on exécute dans nos gymnases. Il paraît que ça doit

nous garder des fléchettes empoisonnées. Toutefois, les hommes de tête continuent à fouiller soigneusement le sol du bout de leurs bâtons. Je crois aussi que, éventuellement, ça vaut mieux que les extensions des bras en avant et en haut !

Le granit continue à être quasi la seule roche vue, tantôt en dallages tout à fait à nus, ou garnis d'un par-semis de grenaille de limonite et de cailloux de quartz anguleux, tantôt en dômes surbaissés monstrueux simulant les dos allongés et interminables de bêtes apocalyptiques, à jamais figées dans le roc ; tantôt encore ce sont des coupoles analogues à des coupoles de forts cuirassés ; tantôt toujours ce sont des amoncellements de blocs formidables disant les cataclysmes locaux ; tantôt enfin on ne voit que la timide poussée de blocs perçant, de-ci de-là, une couche de terre noire qui semble fertile.

Au fur et à mesure que se déroule la marche, on voit un pays qui, par ses allures de verger, ses herbes appétissantes si j'ose dire, les ombreuses galeries arborescentes de ses ruisseaux aux eaux vives et limpides, semble destiné à [19] l'élevage du gros bétail.

Et voici — après les tas accumulés de bouses, après les sentes bien battues, après les arbrisseaux brisés — voici deux troupeaux *d'éléphants*, annoncés d'abord par leur méchant barrissement, « maigrelet coup de trompette fêlée » si peu en rapport avec la taille des pachydermiques monstres qui, maintenant, défilent lentement à 150 et 200 mètres de nous. Il y a une vingtaine de trompes en tout.

Je dois empêcher mes gens de tirer à l'aveuglette pour ne pas, éventuellement, jeter l'émoi dans les villages qui peuvent être proches, bien que jusqu'ici l'existence n'en ait été signalée par aucun indice tels que sentiers battus, pièges à gibier, ruches dans les arbres, etc...

On continue à avancer assez péniblement, à travers

une herbe dense déjà grande, et, brusquement, les hommes de tête signalent des femmes au travail des champs.

J'arrête encore ceux qui déjà s'élancent ; mais les femmes nous ont vus et elles se sauvent éperdues, abandonnant corbeilles, outils, pipes, etc...

Elles étaient occupées à nettoyer des champs de haricots naissants, champs qui vont nous fournir instantanément un point bien dégagé pour le campement.

J'empêche qu'on poursuive les fuyards, fais remettre les cartouches que les soldats ont déjà disposées en bataille entre les doigts de la main gauche, et, à coups de gaule, on abat rapidement les herbes autour du champ de haricots. Ce faisant, on étend le champ visuel et l'on constate que nous sommes tout près d'un groupe de 5 huttes très basses, avec des parcs de maïs, de courges, de haricots, de ricin, etc... ; le tout naissant et très vigoureux dans une belle terre noire.

J'interdis de nouveau tout pillage car les braves gens qui m'accompagnent voudraient de suite commencer par là.

Je prescris aux chefs de tâcher d'entrer en relations avec les fuyards, en leur faisant crier par l'homme qui connaît bien leur langage, quelles sont exactement nos intentions ; il faut leur dire que je désire les voir revenir et qu'ils seront largement indemnisés pour les dégâts que je dois causer dans leurs champs de haricots.

On crie cela à diverses reprises.

[20] Pas de réponse.

Entretemps, le camp est dressé ; les herbes ont été abattues à grande distance sur son pourtour ; une section de 10 hommes est installée dans le petit village afin qu'on n'en enlève quoi que ce soit ; avec cette garde j'ai mis le chef Adé et l'interprète Ka-Koua — Ka-Liko qui, à intervalles répétés, clame son appel aux fuyards.

Nos chasseurs noirs sont envoyés pour tâcher de retrouver les éléphants rencontrés presqu'au moment où l'on allait voir les femmes aux champs.

De mon côté, je mets l'itinéraire au propre : nous avons couvert seulement 10 ½ kilomètres, et sommes par 1.200 mètres d'altitude absolue. (Hypsomètres lus à mi-journée par M. Paulis.)

Pendant que je suis au travail, on entend une dizaine de coups de feu ayant la sonorité de nos Albinis : ce sont évidemment nos chasseurs, personne ne bouge dans le camp.

* * *

Depuis les dernières huttes des gens de Bandja, nous avons fait moins de 25 kilomètres, c'est-à-dire une bonne demi-journée de marche pour des noirs. Nos Ka-Kouas paraissent aussi étonnés que nous-mêmes d'être déjà chez les Ka-Likos que nous venons de trouver au hasard.

Bizarre !

Bizarre aussi que le poste du Yé-Yi n'ait aucune action ici et ignore complètement ce qui s'y trouve...

* * *

Je cause avec le chef Adé et un de ses hommes ; à défaut de documents manquant aux archives du poste du Yé-Yi, force m'est bien de chercher des renseignements autre part.

De ce que me content mes interlocuteurs, il ressort qu'un poste de blanc a jadis existé chez les Ka-Likos ; le blanc a conduit une expédition dans la région où nous nous trouvons et plus loin au Sud où il y avait alors un grand centre Ka-Liko avec beaucoup de belles huttes. Depuis la guerre qui leur fut faite, les Ka-Likos se sont pour une partie retirés près des Lougwarés, le reste évitant de se grouper en gros [21] villages, mais s'étant disséminé par tout petits groupes dans la brousse.

Que nous voilà loin de la bonne loi de colonisation qui dit : « Toute action armée doit être rachetée par l'immédiat établissement d'un marché » !

.....

Quoi qu'il en soit, à 40 kilomètres au Sud d'un fort armé de nombreux canons, je me trouve dans un pays beaucoup plus mal préparé à une reconnaissance scientifique qu'aux temps où les sauvages venaient allègrement aux Schweinfurth et aux Junker.

Malgré nos appels qui continuent jusque dans la soirée, les indigènes ne donnent pas signe de vie ; dans les huttes auxquelles nous sommes arrivés, il n'y a rien comme vivres pour nos noirs.

Le groupe de chasseurs, qui rentre vers le soir, dit avoir tiré sans résultats sur un troupeau d'éléphants ; mais un de nos caporaux, nommé Dibélé, avec un soldat, a réussi à isoler une bête et à la blesser ; ils la suivent à la piste et ne rentreront pas au camp aujourd'hui.

Je fais connaître que nous resterons ici demain, mon intention étant de faire patrouiller dans les environs.

Un feu flamboyant est bien accueilli de mes adjoints.

Malgré les caprices du ciel plus ou moins étoilé, nous réussissons à faire le point par 7 étoiles. Afin d'avoir ma matinée de demain plus libre, j'effectue de suite le calcul presque complet de cette observation.

Après quoi, je me sens la tête prise, douloureuse. Faisons diète au lieu de prendre part au dernier repas.

Vers 23 heures on crie « au léopard » ; fausse alerte, vite calmée, bien que mes adjoints européens soient un peu nerveux. On leur avait tant dit (avant de quitter le Yé-Yi, et quand je n'assistais pas aux conversations) que nous allions être mal arrangés.

La nuit s'annonce comme devant être très calme.

[22] Vendredi 24 Avril 1903.

Séjour au camp du 23 Avril. Température à 5 h ½ : 17°,4.

Levé à 6 h 20 m un peu reposé.

La diarrhée dont j'étais ennuyé semble en voie de

disparition. Je constate aussi que plusieurs noirs qui — à la place du Yé-Yi — souffraient aussi de relâchement intestinal, ont vu leur état s'améliorer depuis 24 heures.

Est-ce l'effet du voyage, opérant par changement d'air et de vie ?

Est-ce que ce serait l'eau qui, à la station, serait la cause de ces diarrhées ?

Enfin serions-nous guéris pour avoir mangé, ces jours derniers, de nombreux « moleti », cette prunelle sauvage très astringente ?

* * *

Effectué de suite la prise des 3 composantes magnétiques ; corrigé la collimation de l'alidade, devenue trop forte.

Il fait bon ; soleil à demi voilé.

Et toujours pas de signe de vie de la part des indigènes.

Selon les instructions que j'avais données hier soir à M. Caroelli, un peloton est parti de bon matin vers les 2 chasseurs non rentrés au camp.

Après le déjeuner, le lieutenant Paulis et le sous-officier Belardi, chacun avec 10 soldats et quelques-uns de nos porteurs, sont envoyés le premier vers le Sud un peu Est, le second vers l'Est un peu Sud, en mission de chasse et de reconnaissance tout à la fois.

Ils piqueront à travers brousse ; s'ils trouvent des sentiers, ils devront les suivre quelle que soit leur direction afin d'arriver éventuellement à des groupes de huttes ; ils pourront faire enlever les vivres qui s'y trouveraient en laissant en compensation une indemnité consistant en étoffes, mitakos et perles.

Peut-être qu'en trouvant ces objets après le départ de nos patrouilles, les indigènes — qui vraisemblablement nous observent — prendront assez de confiance

pour entrer en contact, ne fût-ce que de très loin, par leur langage hurlé.

M. Paulis lèvera l'itinéraire du chemin qu'il parcourera ; M. Belardi n'est pas à même de faire pareil travail de façon valable.

[23] De mon côté, l'achèvement des calculs de l'observation astronomique d'hier soir et de l'observation magnétique de ce matin me réclament.

A 10 h ½ rentrent le caporal Dibélé et son compagnon de chasse ; ils tendent des crins de la queue d'un éléphant qu'ils ont tué : l'animal est énorme, disent-ils, et on ne finira pas de le dépecer et de le rapporter par morceaux au camp aujourd'hui.

N'importe, l'aubaine est bonne car voilà à manger pour beaucoup de jours, et de ce côté, je me sens rassuré, et nous pourrons demeurer ici demain encore, s'il le faut.

Le caporal et son compagnon reçoivent un cadeau de 6 pièces d'étoffe et une poignée de sel, car ils viennent de me donner un fameux coup de main ; tout comme l'armée du grand Frédéric, les caravanes nègres marchent sur leur ventre.

M. Paulis rentre à 13 heures.

Dans sa marche vers le Sud, il est arrivé de suite sur le Yé-Yi, à 1 kilomètre de notre camp ; le chef Adé et ses hommes, qui l'accompagnaient, affirment que c'est bien là le Yé-Yi. Cependant hier, le même chef affirmait non moins catégoriquement qu'il faudrait encore 2 jours de marche pour y arriver.

De deux choses l'une : ou bien nos guides simulent l'ignorance jusqu'au moment où les événements les forcent à convenir des vérités que nous établirions ainsi malgré eux ; ou bien le pays est vraiment peu connu à ces gens. Quoi qu'il en soit, M. Paulis a remonté la rivière pendant 5.000 pas, à travers brousse, et est alors tombé sur un sentier battu le long duquel il a continué pendant quelque temps ; puis il a fait demi-tour et a suivi

ledit sentier qui l'a ramené au camp en 1 heure 20 minutes.

Malheureusement je ne puis faire bon usage de l'itinéraire levé, car les contrôles de distances ne sont pas du tout réalisés ; on sent que l'observateur a eu son esprit fort tendu sur tout ce qui pouvait surgir brusquement de derrière chaque arbre, de dessous chaque roche, du milieu de chaque touffe d'herbe dans ce terrible pays des Ka-Likos qui se cachent dans [24] l'eau des rivières, pour tuer les voyageurs à la flèche, de bas en haut.

Cela passera complètement d'ici à 3 ou 4 fois 24 heures. C'est l'équivalent du salut à la première balle, salut auquel personne ne se dérobe.

Cela n'a pas empêché M. Paulis de faire cueillir en route d'excellents champignons comestibles ; les « Kou-boulou » (c'est leur nom Ka-Koua) paraîtront dorénavant à notre table deux fois par jour. Notre deuxième repas se corse encore d'une compote de « moleti » au miel, dont chacun proclame tout le mérite. Nous en referons plus d'une fois, ainsi que des compotes d'autres fruits sauvages ; ainsi encore qu'un excellent nougat composé d'arachides et de miel ; ce qui montre que la vie dans la brousse présente des faces insoupçonnées de ceux qui somnolent trois ans, plus ou moins, en station.

A 15 h 50 m rentre M. Belardi lequel n'a pas vu de gibier, mais est arrivé à un groupe de quelques huttes à 3 heures environ du camp ; les habitants ne se gardaient pas du tout et il a pu prendre deux femmes et quatre fillettes qui sont là tremblantes, apeurées, le visage baigné de larmes.

Les pauvres gens !

Elles n'ont rien compris à ce qu'on leur a dit jusqu'ici, et pensent sans doute leur dernière heure venue.

J'ai fait de suite venir le chef féticheur Adé et l'homme qui connaît la langue des Ka-Likos.

Une des femmes avec 3 enfants va s'en retourner emportant :

toute une pièce d'étoffe,
400 mitakos,
2 kilos de perles,
10 cuillers de sel,
2 miroirs,
2 fourchettes,
2 couteaux,
1 parasol,
5 tronçons de cuivre rouge,
4 manilles,
[25] 150 clous dorés,
30 grelots,
1 pudding plate,
1 gobelet,
aiguilles, fil, boutons,
1 pipe.

C'est une fortune cela !

Mais elles continuent à pleurer, les prisonnières.

Je fais bien expliquer et réexpliquer, à celle qui va s'en aller, ce que je viens faire ici afin qu'elle aille le dire aux siens. Demain je me porterai vers le petit village où ont été prises les femmes ; je remettrai de suite, sans condition, la femme et l'enfant que je garde aujourd'hui ici. Je demande seulement qu'on vienne à nous avec des vivres que je paierai complètement. J'indemniserai aussi le chef Adjouka ; c'est le nom que les prisonniers m'ont donné comme étant celui du propriétaire du champ sur lequel nous campons.

Et la femme, avec les 3 fillettes, s'en va, accompagnée pendant un temps par M. Caroelli, afin que nos braves moricauds ne la délestent pas de son cadeau.

J'espère maintenant que nous allons achever notre reconnaissance de façon tout à fait propre, c'est-à-dire sans tirer de coup de fusil. Nous sommes tous contents.

Vers 19 heures, dans l'obscurité déjà complète, voici venir trois Ka-Likos dont l'un porte haut le parasol donné tantôt à la femme mise en liberté ; ce parasol rouge blanc et bleu, déteint sous la pluie, prend des allures épiques dans la main de l'homme qui s'en fait une protection, un sauf-conduit.

Cet homme est précisément Adjouka, le propriétaire des terres que nous occupons très momentanément.

Il est accueilli chaleureusement, et de suite je fais venir la femme et l'enfant demeurés ici, et je les rends sans conditions.

[26] Ces pauvres diables n'en reviennent pas, et un sourire remplace enfin les larmes de la femme prisonnière quand elle voit s'étaler le nouveau cadeau que je leur fais, à savoir :

- 1 couverture,
- 1 fez,
- 1 pièce d'étoffe,
- 1 kilo de perles,
- 100 clous dorés,
- 10 grelots,
- 1 pudding plate,
- 1 gobelet,
- 100 mitakos,
- 1 pipe,
- 2 bouteilles vides.

Maintenant ils parlent un peu, les pauvres gens ; leur cœur s'est desserré, la crainte étant partie, et nous avons devant nous les terribles Ka-Likos, c'est-à-dire, ainsi que toujours, des gens qui ne se sont sauvés que par peur.

.....

Ce ne sont pas des « sacrés sales nègres » qui refusent de venir chez le blanc, par dédain et orgueil de leur force, ce sont de misérables hères, à peine armés de quelques méchantes flèches, d'une mauvaise lance, parfois d'un

rare fusil, et qu'il faut amadouer par des caresses, comme on fait pour les bêtes craintives, tôt prêtes à lécher la main du maître dès qu'elles sauront qu'on ne va pas trop les frapper.

Et j'apprends que c'est bien la rivière Yé-Yi qui est ici proche.

Demain, M. Paulis la descendra pendant une dizaine de kilomètres ; après-demain, nous la remonterons et nous arriverons probablement le jour même à ses sources d'où je pousserai sans doute vers les sources de la Kembé.

Voilà les renseignements que me valent les beaux cadeaux de tout à l'heure.

Comme les premiers Ka-Likos vus par nous ne sont pas encore suffisamment remis [27] de leur alerte, je ne les interroge pas trop ce soir, et je me contente surtout de leur faire répéter que nul ne doit rien craindre de nous, qu'on doit nous apporter des vivres que je paierai bien, et qu'après avoir vu la tête du Yé-Yi, nous retournerons vers là d'où nous venons.

Puis les Ka-Likos vont s'installer à leur petit village, qu'ils s'étonnent sans doute de retrouver intact ce qui leur fera, j'espère, la preuve de nos instincts peu belliqueux.

L'éléphant ne pourra rentrer ce soir ; le point où il a été abattu est à trop grande distance du camp.

Ce sera donc pour demain.

Et, comme je l'ai dit, nous resterons encore ici 24 heures.

Tout est bien, notre soirée s'achève aujourd'hui autour d'un bon feu clair.

Samedi 25 Avril 1903.

Température à 6 h 00 : 19°,3.

J'ai eu une nuit assez lourde ; le sommeil a été long à venir, car les renseignements obtenus hier soir ont fait

travailler ma tête, et m'ont fait envisager qu'il y aurait avantage à demander que la frontière éventuelle de l'État suive, non pas le cours du Yé-Yi, mais la ligne de séparation des eaux du Yé-Yi et des eaux allant directement au Nil, vers l'Est.

Le pays qu'on garderait ainsi est à 1.200 mètres, et plus, d'altitude absolue ; il y fait très bon au point de vue température ; même du feu nous y est et nous y sera nécessaire chaque soir, — la terre noire et légère, quoique grasse, y est fertile : elle est bien arrosée d'eaux limpides courantes ; sources partout créant un vrai système d'irrigation naturelle, — superbe pays de pâturages où le gros bétail réussira certainement, — possibilité d'y faire une réserve de chasse où l'éléphant se garderait bien, — enfin, pour mémoire, possibilité d'y étudier l'installation de *colons de peuplement*.

Pour cet ensemble de raisons principales, et sans avoir vu le pays depuis la [28] place du Yé-Yi jusqu'au 6°,5 Nord, je crois devoir dès maintenant signaler les réflexions qui précèdent.

La suite de notre reconnaissance les confirmera pleinement, comme on verra.

Tout cela a travaillé dans ma tête et je ne me suis endormi que vers 1 heure.

Aussi suis-je heureux de pouvoir prolonger aujourd'hui ma nuitée, et de n'avoir pas à me lever avec le jour.

Il est 5 heures quand je sors de ma tente, la tête un peu lourde.

M. Paulis, selon les instructions que je lui ai données hier soir, est parti à 6 heures pour descendre le Yé-Yi par sa rive gauche ; comme nous avons suivi sa rive droite pour arriver ici, nous savons qu'il n'y reçoit pas d'affluent important ; c'est pourquoi je fais suivre la rive gauche ; comme guide de marche, notre nouvel ami Adjouka.

M. Paulis rentre au camp à 12 h 45 m, après avoir

descendu le Yé-Yi sur une dizaine de kilomètres, sans recouper d'affluent ayant plus de 2 mètres de large, ou plus de 0,20 m d'eau claire courante.

Au point où il a quitté le Yé-Yi, cette rivière avait 4 mètres de large, 0,30 m d'eau claire ; courant marqué sur fond de sable.

A diverses reprises, pendant cette reconnaissance, la rivière s'était montrée barrée de granit sur lequel l'eau passait en cascadelles.

C'était bien le « maliba mokourou », c'est-à-dire la « grande eau » du pays, celle aux sources de laquelle nous devions aller.

* * *

Vers 10 heures, on commençait à apporter les quartiers d'éléphants. L'abominable odeur qui s'en dégage !

Mais quelle aubaine ! Partout des claires ont été dressées pour boucaner la viande qui est distribuée au fur et à mesure de son arrivée ; chaque noir reçoit 8 à 10 kilos de mangeaille.

On apporte encore les pointes de l'animal ; elles sont inégales, énormes, mais malheureusement abîmées par des fentes, surtout la plus grande. En les pesant à notre retour, nous les trouverons de 34 et de 42 kilos.

[29] Je compte en employer une à acheter aux Hindous une vache laitière, pour la suite de notre voyage.

Deux soldats rapportent deux petites pointes d'ivoire trouvées dans la brousse où elles ont évidemment été cachées par un Ka-Liko. Je dis à Adjouka que je remettrai ces pointes à leur propriétaire dès qu'il voudra bien se présenter à moi.

Adjouka demande sa ration de viande d'éléphant. Accordé !

Le même dit alors qu'il va aller passer la nuit dans un village voisin et qu'il sera ici demain matin pour nous guider.

* * *

Les loisirs de ce jour m'ont permis une promenade détaillée dans le camp et ses environs.

J'ai seulement aujourd'hui constaté que nos chefs guides étaient accompagnés d'un assez joli escadron enjuponné ... si on peut dire.

Je fais prendre une photographie de ces beautés Ka-Kouas, très remarquables par leur profusion d'ornements variés et, en particulier, par la très jolie ceinture métallique (un pur travail indigène) que portent quelques-unes d'entre elles. D'aucunes ont dans les oreilles des anneaux de 8 à 10 centimètres de diamètre, formés de minces disques plats larges de 3 à 4 millimètres, troués en leur centre ; ces disques sont fabriqués par des artisans indigènes qui les obtiennent en usant par frottement des éclats de pierres en partie clivables.

Une des femmes a, dans chaque lèvre, un bout de roseau de 5 à 6 centimètres de long, qui doit plutôt la gêner souvent ; la plupart ont dans la lèvre supérieure soit une perle, soit un petit anneau.

A noter encore la profusion de perles, bibelots métalliques, douilles de cartouches, etc, etc...

Je soupçonne quelques-unes de ces ex-vierges noires de n'être si bien ornées que pour mieux aguicher nos soldats, et se faire une dot rondelette comme les appétissantes rondes bosses dont elles s'enorgueillissent visiblement.

[30] *Dimanche 26 Avril 1903.*

Température à 5 h 30 m : 18°,0.

Très bonne nuit pour MM. Paulis et Caroelli, et pour moi. Le sous-officier Belardi se sent un peu mal à l'aise.

Belle matinée ensoleillée.

Trois porteurs du chef Tchoreu sont absents à l'appel du matin.

Le Ka-Liko Adjouka n'est pas ici pour nous guider,

contrairement à ce qu'il avait promis spontanément hier.

A 6 h 40 m nous nous mettons en route à travers brousse, dans la direction Est un peu Sud ; après 3 kilomètres de marche assez fatigante, nous tombons sur le sentier que M. Paulis avait aussi trouvé avant-hier.

C'est ce même sentier que le sous-officier Belardi avait également suivi le même jour.

Personne à voir ni à entendre.

Est-ce que les Ka-Likos n'auraient pas pris suffisamment confiance ?

Laissons venir.

Le pays demeure joli, agréable à parcourir ; sur notre droite, donc à l'Ouest, on voit se développer à quelques kilomètres la galerie arborescente du Yé-Yi ; au départ du camp, l'itinéraire coupe 3 ruisseaux dont le premier a un mètre de large avec 0,10 m d'eau claire, courante, les deux autres n'étant que des filets d'eau un peu laiteuse ; puis le sentier laisse à sa droite les terminus, à sec, de dépressions tantôt herbeuses, tantôt encombrées d'arbres qui sont les amorces de ruisselets, affluents extrêmes du Yé-Yi à l'Ouest, de la Kembé à l'Est.

Et l'on se sent monter lentement mais continuellement : vers le 8^{me} kilomètre on a la sensation d'être en un point de séparation des deux bassins.

Nous sommes toujours sur le sentier battu ; maintenant d'autres sentiers s'embranchent sur le nôtre, indiquant l'occupation du pays par l'homme.

Je viens de dire que vers le 8^{me} kilomètre, j'avais eu la sensation d'être en un point de séparation du bassin du Yé-Yi et d'un autre bassin ; ce qu'est ce dernier, je ne le saurai que plus tard ; pour le moment, comme c'est le Yé-Yi qui nous importe, je fais abandonner la direction Sud-Est que nous suivons et prendre un sentier à direction Sud-Ouest ; ce sentier descend à [31] un ruisseau dans lequel M. Paulis recueille des grappes de poivre rouge (*Piper Clysii* ?). Ce qui fait ce ruisseau très

intéressant pour nous, c'est qu'il coule franchement vers l'Est et nous donne l'avertissement que nous pourrions bien être hors du bassin du Yé-Yi.

Ledit ruisseau franchi, on grimpe une pente assez forte et l'on se trouve devant une misérable zériba entourant 5 huttes basses ; c'est ici qu'avant-hier, le sous-officier Belardi a pris 2 femmes et 4 fillettes.

Malgré la façon dont j'ai traité Adjouka en lui remettant le jour même les six prisonnières, et en le comblant d'articles précieux, personne n'est à voir, les huttes sont à l'abandon ; les outils sont là, à terre, près de feux non éteints ; et, dans une hutte, le tas d'articles d'échanges que j'ai donnés à Adjouka.

On dirait que les gens, surpris par notre arrivée, ont brusquement vidé les lieux et se sont jetés dans quelque cachette proche, peut-être dans l'épaisse galerie du ruisseau dont nous venons de sortir.

Je vais d'ailleurs avoir bientôt curieusement la preuve que les Ka-Likos nous observent sans se laisser voir eux-mêmes.

Je prescris à M. Caroelli de stopper en personne au pauvre village pour empêcher nos braves serviteurs d'enlever tout ce qui s'y trouve, et nous reprenons notre marche vers le Sud-Ouest, de nouveau à travers brousse, le sentier suivi jusqu'au village n'allant pas plus loin.

Bientôt un deuxième ruisseau est franchi ; à la machette, les soldats taillent avec quelque peine un passage exactement à la tête d'une dépression large de 1,50 m, profonde de 3 m, au fond de laquelle brille un peu d'eau, s'écoulant vers le Sud-Est ; en amont de cette dépression le lit du ruisseau est encore un moment marqué et tout à fait à sec.

C'est ensuite, dans une dépression très encombrée de végétation, un 3^{me} ruisseau formé d'un filet d'eau claire courante, encore à direction Sud-Est.

Il n'y a plus de doute pour moi : nous ne sommes plus

dans le bassin direct du Yé-Yi ; pour y rentrer, je fais infléchir la direction de la marche nettement dans l'Ouest, nous marchons à la boussole, à travers une brousse que de grandes herbes font assez fatigante.

A peine avons-nous pris la direction Ouest que nous tombons sur un ruisseau [32] à sec, mais dont la pente est nettement vers le Nord ; ce premier témoin de notre brusque rentrée dans le bassin du Yé-Yi est bientôt suivi d'un deuxième, sous forme d'un lit de ruisseau, à sec, de 1,50 m d'encaissement direct, dans une dépression encombrée de végétation ; en sortant de cette dépression, nous avons la chance de trouver un sentier bien battu qui pique précisément dans l'Ouest.

Nous le suivons naturellement, et constatons qu'il suit, en quelque sorte, le bord septentrional d'un étroit massif de granit avec chapeau de limonite qui — comme nous le constaterons complètement — ferme au Sud la cuvette où naît le Yé-Yi.

Et nous voici en un point bien typique du bord septentrional ; de ce point le terrain s'abaisse brusquement vers le Nord, par une pente de granit à nu, et aboutit à la tête du Yé-Yi marquée par une dépression remplie d'arbres, et couvrant une large surface qui semble partiellement marécageuse.

A l'horizon Nord, on voit se dresser le Mougwa et le Ko-Robè, et les hauteurs qui les avoisinent ; à l'Est c'est la ligne de hauteurs séparant les bassins du Yé-Yi et de la Kembé, du bassin direct du Nil ; au Sud la vue s'écrase dans la pente montante de l'étroit massif dont nous suivons le bord septentrional ; mais en se perdant sur un mamelon formé de blocs énormes de limonite, à 200 mètres au Sud du sentier, on a brusquement vue sur une ligne de hauteurs à assez grande distance dans le Sud ; entre l'observateur et cette ligne de hauteurs le terrain tombe, fermant un bassin hydrographique bien dessiné, que nous aurons l'occasion d'aller voir, et qui semble être la tête de la Kembé.

Pendant que nous sommes ainsi à déterminer les caractéristiques de la région, les Ka-Likos nous crient de loin que nous venons de passer la tête du Yé-Yi. Cette information, jointe aux remarques précédentes, me décide à stopper, après avoir poussé 1 kilomètre plus loin, jusqu'à la tête d'un ruisseau marqué par sa puissante galerie, et qui s'amorce presqu'au haut de la pente délimitant la tête du Yé-Yi.

Avant de faire dresser le camp, je fais voir si ce ruisseau a un peu d'eau ; les envoyés reviennent dire qu'ils ont trouvé un mince filet d'eau descendant vers l'Est : ce semble donc bien être un affluent extrême du Yé-Yi, mais il me semble que nous sommes ici plus haut que ne seraient les sources indigènes du Yé-Yi, si difficiles à dénicher.

[33] Je dis « sources indigènes » en entendant simplement par là le point considéré par les indigènes comme étant les sources du Yé-Yi.

Le camp est donc dressé ; nous avons parcouru environ 15 $\frac{1}{2}$ kilomètres, en décrivant une courbe qui renferme proprement ce que nous appellerons la tête du Yé-Yi, en entendant par là la dépression boisée et paraissant à demi marécageuse dont nous avons parlé il y a un instant.

Quand les observations altimétriques auront été faites, nous saurons que nous sommes ici à 1.300 mètres d'altitude absolue.

Il est 11 h 45 quand nous stoppons ; dès que le camp est dressé j'envoie M. Paulis en pointe de reconnaissance vers le Sud.

En même temps, je renvoie en arrière un de nos caporaux avec quelques porteurs pour tâcher de ramener Adjouka ; ces gens retournent jusqu'au groupe de 5 huttes vu ce matin, et reviennent dire que les étoffes et autres articles d'échange sont toujours à l'abandon dans une hutte ; personne ne s'est montré, mais de loin on a de

nouveau crié que nous avions dépassé les sources du Yé-Yi.

Cette méfiance à venir à nous d'une part, le fait de nous fournir des renseignements intéressants d'autre part, ne sont qu'en apparence contradictoires. Il n'y a pas là d'hostilité, mais de la peur, ce qui est bien différent ; de la peur jointe au désir de nous voir nous éloigner le plus rapidement possible ; ces sentiments ne pourraient-ils en partie être provoqués par l'impossibilité où se trouvent ces pauvres hères de nous fournir des vivres ainsi que j'ai demandé à Adjouka ? Nous n'avons vu jusqu'ici, et nous ne verrons encore, que des champs de haricots naissants, quelques petits parcs de courges ; un peu de sorgho et de maïs ; un peu de sésame et c'est tout.

D'autre part, aucune cachette de vivres n'a été trouvée dans la brousse ; du moins je n'en ai pas été averti et je pense que si quelque chose a été trouvé, ce quelque chose est de bien peu d'importance.

Alors, craignant que je ne me fâche pour leur impossibilité de me fournir des vivres, les gens n'osent venir à nous, ils nous renseignent de loin.

Quoi qu'il en soit, nous allons séjourner ici 24 heures au moins, de manière à étudier les environs en détail, et à fixer la carte ; nous pouvons agir ainsi grâce à l'éléphant tué il y a 3 jours, et qui a fourni de suffisantes provisions à tous [34] nos noirs, lesquels trouvent dans la brousse beaucoup de fruits et plusieurs racines comestibles, dont nous parlerons autre part.

Les éléphants, bien que nous n'en ayons pas vu aujourd'hui, ont signalé leur existence par la quantité de bouses rencontrées sans interruption pendant l'étape ; ces tas de bouses étaient parfois couverts de champignons que les noirs recueillaient soigneusement pour leur table (! ?) ; souvent les bouses étaient fraîches.

Vers 16 heures, M. Paulis rentre au camp ; ce qu'il

me rapporte ne fixant pas mes idées, je reprends moi-même rapidement le bout de reconnaissance qu'il devait faire.

Deux kilomètres vers le Sud un peu Est me confirment dans l'impression que notre camp est heureusement établi en un nœud hydrographique intéressant. En effet, le long de ces 2 kilomètres, j'ai pu voir dans le Sud-Ouest et l'Ouest le profil des hauteurs séparant le bassin du Yé-Yi du bassin des affluents supérieurs de l'Ouellié (Aba, Dongou, Kibali ...).

En même temps, vers l'Est, le terrain se découvrait en contre-bas, avec à l'horizon une ligne de hauteurs continues qui semble la séparation entre le bassin du Yé-Yi et les eaux allant directement au Nil vers l'Est.

Ces constatations me font naturellement décider que l'on stoppera demain au camp qui vient d'être dressé, afin d'en reconnaître les environs en détail.

La chance nous favorise ce soir encore ; le ciel est superbe et une observation complète et parfaite est rapidement prise, par 9 étoiles.

Lundi 27 Avril 1903.

Température à 6 heures : 17°,5. — Temps très couvert dès 6 ½ heures.

M. Paulis part en reconnaissance vers le Nord-Ouest ; c'est du moins cette direction que je lui ai prescrite hier soir, avec mission de bien marquer la continuation dans cette direction, du massif qui forme la cuvette que j'ai appelée hier la tête du Yé-Yi.

Comme j'ai eu hier une journée tout entière de travail continu jusqu'après la prise de l'observation astronomique, je ne me lève ce matin qu'à 7 h ½. Ma nuit a été bonne. Toutefois, la diarrhée est revenue pour moi, toujours sans douleurs du ventre. Beaucoup de noirs d'ailleurs — surtout parmi nos serviteurs permanents —

sont depuis assez [35] longtemps atteints du même inconvénient.

D'autres, en revanche, se sont tellement bourrés de viande d'éléphant qu'ils doivent demander le débourage obligé.

Chose de nature — qu'il faut noter puisqu'elles sont — comme vous dépoétisez l'Afrique des légendes ! Mais en même temps, comme vous rendez moins effrayante pour ceux qui ont un tant soit peu de tête, la véritable Afrique, en faisant connaître qu'on n'est pas mort parce qu'on est ennuyé d'un peu de flux de ventre, pour lequel il est grotesque d'employer de suite le mot dysenterie.

* * *

Comme je l'ai dit, M. Paulis s'est mis en marche à 6 h ½.

Je conduis d'autre part M. Caroelli au point de notre itinéraire d'hier — à environ 1 kilomètre du camp — d'où l'on découvre si bien la tête du Yé-Yi, entourée du bourrelet rocheux sur lequel nous campons ; M. Caroelli reçoit alors instructions d'aller prendre le point d'amorce du ruisseau près duquel est dressé le camp, pour descendre ce ruisseau pendant 4 à 5 kilomètres, et, si possible, jusqu'à sa jonction avec le Yé-Yi.

Pendant que M. Caroelli s'en va exécuter ce programme je reprends l'examen du pays, qui me montre de plus en plus que notre camp pourrait bien être aux sources géographiques du Yé-Yi, en entendant par là, pour ce cas particulier, le point d'altitude maximum (dans la ligne de faîte) envoyant ses eaux au Yé-Yi. J'ai dit hier comment vers le Nord on a vue sur le Mougwa, le Korobé et leurs voisins ; comment, en se portant à 200 mètres vers le Sud, on distingue une vaste dépression terminée par un bourrelet de hauteurs ; nous sommes certainement ici sur la séparation de deux bassins hydrographi-

ques, mais je ne pourrais dire, dès maintenant, si le bassin qu'on voit vers le Sud appartient au Nil ou au Congo. Je pousserai très probablement notre reconnaissance, demain, dans cette direction ; cela dépendra des renseignements qui seront réunis aujourd'hui.

Pour le moment, je charge M. le sous-officier Belardi de marcher pendant une heure dans le Sud-Ouest, pour me rapporter ce qu'il aura vu.

Paulis est donc vers le Nord-Ouest, Caroelli vers l'Est un peu Nord, Belardi vers le Sud-Ouest.

De mon côté, je pousse une pointe vers le Nord un peu Ouest, le long d'un large sentier qui longe notre camp ; ce sentier suit à peu près exactement la ligne de séparation des eaux [36] coulant vers le Nord pour former le Yé-Yi, et des eaux coulant vers le Sud pour former, *semble-t-il*, un affluent direct du Nil ; ledit sentier marquerait donc à fort peu près une portion de la ligne frontière dont il est parlé dans mes instructions ; en le suivant, on voit le terrain se renverser alternativement au Sud, puis au Nord, puis encore au Sud, puis encore au Nord, et, à chaque renversement, correspond un creux où s'amorce un ruisseau bien marqué par une puissante galerie arborescente.

Hier, en quittant le camp près du 1^{er} village Ka-Liko vu par nous, nous avions eu vue sur un double pic, appelé par nos gens, le « Londjolo » ; ce pic se dressait sur la rive gauche du Yé-Yi et semblait faire partie de sa ligne de faîte.

J'ai prescrit à M. Paulis de contrôler ce point.

Mais ma promenade de ce jour me montre le Londjolo assez à l'Ouest de notre camp, et il me semble que ce pic ne fait plus partie du bourrelet limitant la tête du Yé-Yi.

A noter que j'étais parti seul, les mains derrière le dos, pour faire mon bout de promenade vers l'Ouest ; 2 de nos capitaines ont suivi, armés de leurs fusils, sans que je leur aie dit un mot. Je me laisse accompagner pour ne

pas rebuffer un aussi bon sentiment de garde, mais ce me semble trop de précautions ; les Ka-Likos ont décidé de n'être pas du tout terribles pour nous.

Le vrai danger que court un Européen, marchant au hasard dans la brousse, est de tomber dans un piège à gibier, et de s'y blesser plus ou moins grièvement.

* * *

Vers 11 h ½, on entend deux coups de feu dans la direction où est parti M. Belardi. Celui-ci rentre à midi, il est arrivé à deux petits groupes de huttes avec les toujours mêmes champs de haricots, parcs de courges, de sorgho ... etc., vus précédemment.

Pas d'indigène à voir bien que du feu se trouvât dans les huttes.

En revenant, il aurait tiré, sans résultat, sur un buffle.

Il est regrettable que le sous-officier Belardi soit incapable de dresser un bout d'itinéraire ; sa reconnaissance, autant dire, ne me sert à rien.

[37] M. Paulis rentre vers 14 ½ heures. Malheureusement mon adjoint n'a pas saisi ce que j'attendais de sa reconnaissance et il semble être resté tout le temps en dehors du bassin du Yé-Yi ; ce qui l'a frappé dans les instructions que je lui avais données, c'est que le double pic Londjolo pourrait bien appartenir au bourrelet délimitant la tête du Yé-Yi ; c'était en effet un des points qu'il devait fixer accessoirement, si sa reconnaissance — qu'il devait mener dans le Nord-Ouest — lui montrait que le Londjolo était ou non dans le bassin du Yé-Yi.

Les débutants n'ont pas rapidement l'œil fait aux formes du terrain ; ils s'imaginent difficilement que, très souvent, les pics marquants ne sont pas sur les lignes de faîtes mêmes, mais qu'au contraire celles-ci sont marquées par des bourrelets qu'on ne délimite qu'en se promenant sur leur arête et en voyant alternativement

des terminus de ruisseaux à directions nettement opposées.

C'est ainsi que mon adjoint a lâché le Yé-Yi qui m'intéressait vivement, pour aller droit sur le Londjolo qui se trouve à l'Ouest du camp, et qui ne m'intéresse plus guère dès que je sais qu'il fait partie d'un autre bassin, ce que semblent bien indiquer tous les ruisseaux recoupés par M. Paulis, car tous coulaient vers le Sud et le Sud-Ouest, sauf le dernier ; celui-ci, seul important, avait 2 mètres de large avec 0,50 m ou 0,75 m d'eau limpide, cascadelles de granit ; au point où M. Paulis le traversa, il coulait vers le Nord-Ouest, mais pour s'infléchir dans l'Ouest, puis le Sud, en contournant le Londjolo (1.275 m d'altitude) auquel arrivait bientôt mon adjoint.

Un guide indigène, et nous aurions su ce qu'était ce ruisseau relativement important ; si c'était un affluent extrême de la Dongou ou du Ki-Bali, ou s'il se rabattait peut-être dans l'Ouest, puis le Nord, pour former un affluent de rive gauche du Yé-Yi.

Il y a pour nous doute sur ce point, bien que je soit très incliné à penser que ce ruisseau appartient au bassin du Congo dont, du voisinage du Londjolo, on voit la ligne de faîte et en particulier le pic Amboudji (Ambwazi ?), près de la *terrasse Élisée Reclus*.

A défaut de guide indigène, le problème qui nous occupe eut été résolu si M. Paulis, arrivé au Londjolo, avait piqué franchement dans le Nord, ce qui lui aurait montré, fort probablement, des affluents bien marqués du Yé-Yi.

Malheureusement celui de nos chefs qui accompagne mon adjoint — le rusé féticheur Adé — le fait piquer dans le Sud, parce qu'ainsi on ne continuait pas à s'éloigner du camp [38] dont, au contraire, on se rapprochait.

Et ainsi se fait-il qu'une reconnaissance assez pénible,

commencée à 6 h ½, achevée à 14 h ½, n'a pas fixé nos idées.

En vue d'édifier M. Paulis sur ce qu'il aurait fallu voir, je refais avec lui, malgré sa fatigue, le chemin que j'ai parcouru seul ce matin, chemin qui est au Nord de l'itinéraire parcouru par mon adjoint ; je lui donne ainsi sur le terrain une leçon de géographie physique très utile et très nécessaire, mais on avouera que de pareilles leçons devraient être données en Belgique même, afin qu'arrivés ici, les voyageurs dignes de ce nom, ne soient plus des écoliers mais des maîtres ; alors, au lieu de devoir tout apprendre ici et forcément de produire fort peu, ils sauront beaucoup plus vite faire bonne besogne.

.....

* * *

M. Caroelli, parti à 9 h ¾ ne rentre qu'à 16 heures. Il n'a pas levé un bien long itinéraire, 3 kilomètres seulement ; mais cela lui a demandé près de 5 heures, car il s'est bravement engagé dans le lit même du ruisseau, marchant dans l'eau, se glissant sous les branches et les lianes ; et ainsi, il m'a rapporté très exactement tout ce que je devais savoir ; son itinéraire — le premier que je lui fais faire — est très bien établi et ferme de façon tout à fait satisfaisante.

Le ruisseau reconnu file vers le Nord un peu Est, il naît dans une dépression boueuse d'où l'eau file rapide, par un lit ayant bientôt 2 mètres de large ; à un moment donné, le cours devient un instant souterrain, ou plutôt sous rocheux, car le lit du ruisseau s'encaisse fortement dans le granit.

Au point où M. Caroelli a abandonné le ruisseau, celui-ci avait 3 à 4 mètres de large, 10 à 15 centimètres d'eau courante ; il s'encaissait fortement entre 2 rives presqu'à pic, hautes de 2 mètres ; plus en aval, on voyait le ruisseau continuer sur forte pente.

Ces caractéristiques, jointes au fait que les sources de ce ruisseau sont à l'altitude maximum relevée dans notre reconnaissance, me font estimer que nous sommes bien [39] aux sources géographiques du Yé-Yi, la rivière reconnue le 24 avril par M. Paulis, près du camp de l'éléphant ; ce jour-là, mon adjoint ne trouva sur la rive gauche du Yé-Yi, aucun affluent assez important pour répondre au gros ruisseau vu par lui près du Londjolo ; c'est là une des principales raisons pour lesquelles ce gros ruisseau doit être tenu, jusqu'à nouvel ordre, comme n'appartenant pas au bassin du Yé-Yi.

De sa reconnaissance, M. Caroelli a rapporté la fausse noix muscade, à macis rouge ; l'indigène en fait de l'huile ; M. Caroelli rapporte aussi des petits silures et 2 crabes pris par ses hommes au cours de la lente descente du ruisseau reconnu.

* * *

Dans la soirée, nos chefs Ka-Kouas viennent me dire que beaucoup de noirs souffrent de diarrhée, parce qu'ils couchent dans la brousse inhabitée et qu'ils boivent de l'eau aux mêmes points que les éléphants.

Voilà une réflexion curieuse.

Et n'y aurait-il pas à penser que peut-être, en ce moment de l'année, les pluies emportent aux ruisseaux une macération de bouses d'éléphants dont l'analyse fournit bien, au point de vue hygiénique, des renseignements inattendus.

Les mêmes chefs demandent à ce que demain nous nous portions vers le Sud, où nous trouverons des villages relevant d'un chef Ka-Liko nommé Doko, successeur de feu Iouma, chez qui il y eut jadis le poste blanc dont j'ai déjà parlé. Tiens ! Tiens !

Nos chefs Ka-Kouas commencent donc à reconnaître le pays que, jusqu'ici, ils paraissaient ignorer aussi complètement que possible.

Notons la chose et ne disons rien pour le moment que ceci : « Demain nous marcherons vers le Sud ».

C'était d'ailleurs mon intention avant la demande des chefs.

Comme j'ai fait distribuer aujourd'hui la ration hebdomadaire, si demain nous trouvons des villages, on peut espérer que nous arriverons à pouvoir acheter un peu de grain.

Après une journée nuageuse, la soirée est venue sombre et menaçante d'orage.

[40] *Mardi 28 Avril 1903.*

Nous nous étions couchés hier avec l'orage arrivant sur nous ; heureusement ça n'a pas été grave ; quelques gouttes d'eau de temps en temps.

On se lève par temps gris, très couvert, mais pas trop menaçant. — Température à 6 h : 18°,0.

M. Paulis, qui a fait hier une chute sur les blocs de granit du mont Londjolo, éprouve ce matin un peu de gêne dans le genou.

Le chef féticheur Adé se porte malade : mal de tête, reins douloureux, diarrhée. A quoi sert alors d'être féticheur ! Il prendra mon hamac, le hamac pour blessés étant réservé à un soldat blessé d'un éclat de bois dans le pied. (Rien des fameuses flèches empoisonnées).

A 7 heures, on se met en route vers le Sud.

Pendant les quatre premiers mille pas, nous suivons un sentier bien battu qui se perd au passage du premier ruisseau franchi aujourd'hui.

Jusqu'à ce ruisseau nous avons longé une ligne de faîte nettement marquée, constituée par un étroit massif rocheux (granit et limonite) formant muraille entre deux régions en contrebas, l'une vers l'Est (nous reconnaîtrons plus tard que c'est le bassin de la Kembé), l'autre vers l'Ouest, celle-ci appartenant au bassin du Congo. Nous sommes donc sur la ligne de faîte Congo-Nil.

Après l'avoir suivie un moment de façon quasi-adéquate, nous la voyons s'infléchir un peu dans l'Ouest, pendant que nous continuons Sud pour arriver au ruisseau où le sentier se perd ; il est probable qu'en cherchant un moment nous la retrouverions hors d'axe (c'est un moyen que semblent employer les Ka-Likos pour dérouter l'étranger), mais ce qui m'intéresse, c'est de marcher droit dans le Sud, y eût-il un sentier ou non.

Et nous reprenons une fois de plus à travers brousse.

Le pays parcouru donne une impression de grande fertilité : belle terre légère, revêtement herbacé et arborescent assez riche, galeries de ruisseaux superbes.

Des emplacements d'anciens villages, des champs de culture retournant à la brousse, des fosses à gibier, un feu récemment éteint, disent que le pays a des habitants.

La marche est relativement facile, la région où nous circulons offrant les allures caractéristiques [41] de la pente immédiate d'une ligne de faîte : à notre droite (à l'Ouest donc) le terrain immédiat se relève formant le bourrelet de cette ligne de faîte, tandis qu'à notre gauche (donc à l'Est), on a par moments vue sur tout le pays en contrebas.

D'autre part, les ruisseaux traversés montrent des filets d'eau très limpide, parfois cristallins, courant vivement pour aller un peu plus en aval prendre un courant ralenti, conformément à une loi des lignes de faîte con-golaises, que je vois se répéter constamment.

Plusieurs fois, nous contournons le point extrême des lits de ruisseaux, ou bien nous franchissons des rigoles à sec.

Au point « 8.700 pas », à un terminus de galerie de ruisseau, je note un groupe nombreux de beaux bananiers sauvages, ayant jusqu'à 3 mètres de haut, aux vigoureuses feuilles à nervure rouge. Ainsi que je l'ai déjà dit, le fruit n'en est pas comestible, mais on en mange le rhizome en cas de disette. Je note aussi à ce point une

recrudescence de haricots sauvages, lesquels se voient aussi partout.

Il n'est pas impossible que ces haricots soient des haricots dégénérés, amenés d'abord dans la brousse, soit par les plantations indigènes elles-mêmes quand on les abandonne après récolte complète, soit par le moyen des eaux, des vents, des animaux, des hommes eux-mêmes etc... et retournant rapidement à l'état sauvage.

Quoi qu'il en soit, au point où nous faisons ces remarques botaniques, on se sent littéralement monter vers la ligne de faîte de deux bassins hydrographiques sans communication ; et cette ligne est franchie au point « 9.600 pas » de l'itinéraire ; elle n'est autre que la ligne que nous avions suivie ce matin en partant et qui s'était infléchie un moment vers l'Ouest pour revenir dans l'Est et se faire recouper par notre itinéraire, à hauteur d'un pic granitique en partie habillé de grands arbres, que nos chefs affirment connaître très bien, et auquel ils donnent le nom de « Liga ».

Nous vérifierons plus tard que ce nom est exact.

La ligne de faîte franchie, nous descendons vers un ruisseau indiqué par sa galerie et qui passe au pied du pic Liga.

[42] Nous en suivons la rive gauche à quelque 75 mètres ; des traces de sentier se montrent, puis bientôt un vrai sentier et, brusquement, par une percée de la galerie, on voit un peu de fumée dénonçant un village.

Encore quelques pas et l'on distingue les misérables huttes dans leurs cultures.

Nous ne sommes qu'à 7 ou 8 kilomètres de notre camp d'avant-hier et d'hier.

Comment se fait-il qu'on ne s'occupe pas plus que ça de nous, et que nous puissions arriver presque dans ce village sans avoir rien vu, ni entendu, sans avoir été surveillés par les indigènes et signalés aux intéressés ?

Je me suis arrêté en faisant signe à la colonne qui me

suit de stopper en silence. Dix soldats sont rapidement envoyés pour se saisir, si possible, de quelques habitants à qui l'on rendra immédiatement la liberté. Je dois recourir à ce moyen puisque les Ka-Likos ne se sont pas décidés à montrer de la confiance.

Nos gens m'ont dit d'ailleurs : « Quand on prend les femmes des Ka-Likos, les hommes arrivent de suite ».

Encore une preuve qu'ils connaissent bien le pays, mes braves Ka-Kouas.

Le temps de franchir le ruisseau et d'en remonter la pente et déjà nos soldats ont pris 3 femmes, 3 misérables êtres difformes ayant tous trois un enfant sur le dos.

Est-ce que ces malheureuses appartiennent bien à l'espèce humaine ? Et ce village ? Une demi-douzaine de huttes basses, en ruines, au milieu de parcs de superbes plants de courges et de jeune maïs, la seule chose souriante qui repose l'œil en ce moment.

Il y a quelques poules et une chèvre.

Je défends — et il faudra que j'y revienne constamment — je défends qu'on touche à rien ; je prescris à M. Caroelli de demeurer au village (?) pour faire respecter cette défense, et je pousse de l'avant avec les femmes à qui j'ai fait dire de calmer leur émoi très compréhensible, car je vais les remettre bientôt en liberté sans condition, dès que les hommes viendront.

A peine avons-nous fait une centaine de pas que des hommes se montrent : [43] ils sont aux travaux de cultures, de l'autre côté du ruisseau que nous avons franchi pour entrer dans leur village, au lieu de leur envoyer bêtement des coups de fusil — ce qu'on ne fait guère que quand on a peur soi-même — nous entrons en pourparlers.

Et voici venir assez rapidement un homme aussi nu que possible — comme d'ailleurs les Ka-Likos venus à notre camp dans la soirée du 24 avril — ; cet homme a assez de confiance pour croire ce que nous lui disons,

à savoir que nos intentions sont pacifiques, et que je vais rendre de suite les femmes, si un seul homme veut bien venir nous guider.

Pendant que je parle, un second Ka-Liko, aussi nu que le premier, est venu rejoindre celui-ci ; ils n'ont ni lances, ni arcs, ni flèches, ni rien de rien que leur nudité, ces redoutables sauvages !

Je fais lâcher les femmes qui s'en retournent à leur triste village, et ne se demandent peut-être pas plus que cela de quelle aventure elles sortent ; quant aux 2 hommes, je leur donne de suite un premier cadeau ; c'est un paquet d'étoffes, mitakos et perles, préparé avant de nous mettre en marche, précisément pour être offert au premier indigène rencontré.

Les hommes nous guident pendant quelques centaines de mètres le long du ruisseau, qu'ils appellent Djéloumbou et qui va, disent-ils, à la Ka-Kiga, rivière sur laquelle se trouvent les chefs Ka-Likos Kémi (ou Keumi) et Doko, successeurs de feu Iouma.

Nous passons par les bandes cultivées le long des rives de la Djéloumbou ; là, jointivement à la galerie du ruisseau, se développent, en belle terre noire, des plants de courges étonnantes par leurs dimensions, du maïs déjà en épis, du beau ricin, du sésame, des haricots, parfois aussi un *musa* sauvage, soigneusement conservé dans les déboisements opérés pour les cultures. Dans les arbres sont disposées des ruches cylindriques.

Des vieilles femmes sont au travail ; nos guides les rassurent à notre passage et elles ne s'enfuient pas.

Maintenant, d'autres hommes se montrent, que nos guides mettent également au courant.

[44] Comme le ciel est menaçant, nous stoppons bien que n'ayant parcouru que 10 kilomètres.

Il est 10 h 30 m.

Pendant qu'on dresse le camp, j'interroge nos Ka-Likos ; leur chef s'appellerait Abou ; des gens partent le prévenir.

Quant aux 2 hommes qui ont osé, les premiers, venir à nous — par dévouement pour leurs femmes et leurs enfants captifs, ce qui n'est pas déjà si sauvage que ça, je leur fais un beau cadeau très varié.

Le premier homme venu à nous dit s'appeler « Adjouka », tout comme celui du 24 avril, qui nous a si singulièrement faussé compagnie.

Je lui dis que demain matin, je voudrais bien être conduit vers les sources de la Kembé : il explique que pour voir ces sources nous devrons prendre le sentier qui va chez le chef Issa, un Ka-Koua bien connu des chefs qui m'accompagnent.

Ce second Adjouka, à mes questions diverses, répond que le ruisseau Djélombou auprès duquel nous campons, va à la Ka-Liga, laquelle va au Sud vers la Kibi, grande eau allant au Sud-Ouest.

Sur la carte Du Fief (1), on ne trouve pas le nom Kibi, qui figure en revanche sur la carte Wauters (2) et aussi sur la carte anglaise « *A map of the Nile from the Equatorial Lakes to the Mediterranean* » ; sur cette rivière on trouve « Kibali or Kiobi R ».

Après m'avoir fourni ce renseignement précieux que nous sommes dans l'extrême vallée du Kibi, Adjouka me demande à pouvoir aller lui-même jusque près du chef Abou ; et comme pour montrer que son intention est bien de revenir, il laisse ici, avec le beau cadeau que je lui ai fait donner, le second homme qui était venu le rejoindre à notre prise de contact.

Aussitôt le camp dressé, M. Paulis fait les lectures hypsométriques, desquelles il résulte que nous sommes par 1.260 mètres d'altitude absolue. Mon second part alors en pointe de reconnaissance vers le Sud.

Le soleil cherche inutilement à percer.

(1) *Biogr. Col. Belge*, I, 372-373.

(2) *Ibid.*, II, 969-972.

En revanche, le tonnerre gronde par intervalles, au loin dans le Nord-Est.

[45] Dans l'après-midi, effectué le magnétisme avec l'aide de M. Caroelli ; malheureusement, l'observation ne nous servira pas, tout au moins pour la déclinaison, car la soirée sera couverte et le point ne pourra être fait.

Vers 17 heures, l'orage se rapproche fort de nous ; le ciel est méchant.

Pas un Ka-Liko n'est revenu à nous. Et les divers groupes de huttes près desquels nous sommes installés ont été abandonnés.

Nos porteurs en ont profité pour se faire de nécessaires abris contre la pluie qui arrive, en levant les toits des huttes et en les posant sur les abris du moment qu'ils se sont construits comme d'habitude ; le mal n'est pas grand pour les Ka-Likos fuyards ; il déplacera seulement en réalité leurs paillottes.

Comme je l'ai dit un seul homme est demeuré ici, avec le cadeau donné tantôt à Adjouka n° 2. Je lui fais dire qu'il ne doit rien craindre, même si son compagnon et les autres ne reviennent pas ; il devra seulement me servir de guide demain, pour me donner le nom des rivières, montagnes, etc... Puis il recevra un nouveau cadeau et reviendra librement ici.

A 17 heures, la pluie est sur nous.

Monsieur Paulis rentre à 17 h ½, complètement trempé. Malheureusement, l'itinéraire qu'il me rapporte ne me sert encore à rien ; mon adjoint, aujourd'hui, devait marcher vers le Sud pour fixer la direction de la Djé-loumbou et, pour revenir, il devait appuyer dans l'Ouest de manière à suivre la crête de la pente sur laquelle est installé notre camp, et examiner comment le terrain se présente dans l'Ouest.

Au lieu de suivre ces indications, mon adjoint s'est tout de suite éloigné dans l'Ouest, puis a décrit une boucle vers le Nord, ce qui ne me rapporte qu'un itinéraire sans intérêt.

Il faudra encore plusieurs séances de marche à mes côtés pendant les levés d'itinéraires de chaque jour pour former enfin le second de ma mission.

Et il faut remarquer que M. Paulis est de parfaite bonne volonté. Il est donc bien certain que le moment est venu depuis longtemps de donner une éducation coloniale aux nouveaux Africains. Le temps n'est [46] plus, en effet, des itinéraires fantaisistes tels que tous ceux que j'ai vus jusqu'ici, exception faite pour les travaux très méritants du docteur Vedy (¹).

Le ciel reste mauvais : il pleut légèrement jusque vers 22 heures ; le ciel laisse percer quelques étoiles et, vers 23 ½ heures, nous nous mettons en station mais inutilement. A minuit et demi, force nous est de lever la séance, nous n'avons pu prendre même une seule étoile. Je donne ordre de m'éveiller à 5 heures si le ciel est découvert ; nous ferions alors le point.

Mercredi 29 Avril 1903.

Dans la nuit, il y a eu encore un peu de pluie ; l'observation astronomique n'a pu être faite ce matin, le ciel ne s'étant pas découvert.

Levé à 5 h 50 m, après une nuit plutôt insuffisante en durée.

Température à 6 h : 18°,4.

Comme il y a eu hier un peu de désordre dans la caravane, je mets jusque 8 heures pour la reconstituer, en reprenant homme par homme et charge par charge, et en dressant la liste rigoureuse avec défense aux chefs et à leurs capitaines d'y rien modifier sans mon autorisation. Il faut que tous les matins tout le monde soit présent, malades et hommes de réserve comme les autres. Alors, en faisant l'appel nominal, on a facile de prendre chaque jour, avant le départ, les nécessaires arrange-

(¹) *Biogr. Col. Belge*, III, 876-878.

ments, au lieu d'attendre qu'on soit en marche pour s'apercevoir que tel homme est malade ou blessé, et porte tout de même, alors que tous les porteurs de réserve sont devenus introuvables.

.....

Seulement, pour procéder comme je le fais ce matin, et recommencer chaque jour, il faut une certaine dose d'énergie et un certain coup d'œil ; aussi a-t-on partout comme règle plus simple pour la caravane : « Qu'elle se débrouille ».

Donc aujourd'hui, je fais la besogne de mes adjoints ; ensuite, je puis me mettre à la mienne propre, dans laquelle eux ne peuvent encore me remplacer.

[47] Il est 8 h 30 m quand nous pouvons nous mettre en route et, jusqu'à midi, c'est encore moi tout seul qui vais assurer tout le travail : de ce chef, diminution du total de travail qui pourrait être accompli.

Heureusement, toutes ces leçons ne seront pas perdues et quand j'achèverai cette reconnaissance, j'aurai la satisfaction de constater un grand changement, un bon changement annonçant la bonne orientation de MM. Paulis et Caroelli.

Avant de partir, j'ai fait punir de fouet un homme du chef Métassou pour vol d'une peau d'antilope dans une hutte de Ka-Liko ; même punition à un soldat qui s'était approprié le produit de ce vol.

Je fais bien expliquer à l'unique Ka-Liko qui nous est demeuré fidèle — peut-être un peu malgré lui — que ces deux hommes sont punis pour avoir volé dans son village à lui, et qu'il devra le dire aux siens lorsqu'il les reverra ce soir ou demain ; de plus, la peau volée lui est remise.

Et nous partons sans que personne se soit montré. Curieuse défiance que n'explique que la crainte trop justifiée de tout étranger, car jusqu'aujourd'hui les malheureux n'ont vu que des razzieurs.

J'ai dit à notre guide que je voudrais marcher dans l'Est et voir la Ka-Liga. Dix kilomètres, partie sur sentier, partie à travers brousse, nous mettent sur la rive gauche de cette rivière et nous campons au bord d'un sentier à direction Nord-Sud.

Nous avons traversé la Djéloumbou 2 fois, d'abord de suite en partant, ensuite à mi-étape, pas bien loin de son confluent avec la Ka-Liga.

Au point où nous l'atteignons, la Ka-Liga est large de 3 mètres avec 1,40 m de profondeur au thalweg ; son eau, assez trouble, est nettement courante ; un peu en amont du point de passage, la profondeur est moindre, mais les berges y sont très encombrées de végétation, et nous préférons passer au point dégarni, avec berges un peu entaillées, où nous a mené le guide ; des restes de huttes indiquent que ce point a été jadis occupé. Sur la route, nous avons vu un autre point avec deux huttes en ruines.

[48] Notre camp d'aujourd'hui est par 1.240 mètres d'altitude ; la Ka-Liga vient du Nord et file franchement dans le Sud.

Le sentier auprès duquel nous campons mène, au Sud, chez les chefs Kémi et Doko, mais il est inutile que nous allions jusque chez eux, car j'ai maintenant tous les renseignements cartographiques qui me sont nécessaires ; nous sommes bien dans le bassin du Congo ; demain nous remonterons vers le Nord pour rentrer dans le bassin du Yé-Yi.

En suivant le sentier auprès duquel nous campons, nous arriverons, dit le Ka-Liko, chez le chef Issa dont on nous a déjà parlé hier.

Je demande à cet homme de demeurer encore un jour avec nous ; il a pris confiance et il accepte en riant. « Je vous conduirai, dit-il, jusqu'au-delà de la Ka-Liga ; là vous me laisserez revenir ».

— « Entendu, et ton cadeau s'en ressentira ».

En arrivant à l'étape j'ai envoyé Paulis faire 2 ou 3 kilomètres dans le Sud ; ce faisant, il n'a plus revu la Ka-Liga, ce qui indique bien que celle-ci s'infléchit dans le Sud-Ouest, comme l'avaient dit les Ka-Likos, hier. Les mêmes nous ont aussi confirmé le nom de Liga comme nom du pic au pied duquel coule la Djéloumbou.

Preuve que nos chefs Ka-Kouas ont à tort prétendu ne rien connaître du pays aux sources du Yé-Yi, lorsque nous nous mettions en route pour ces sources.

Maintenant ils se sont reconnus et si je les écoutais, j'irais voir de tout près un certain chef Ka-Liko, nommé Porou, qui a juré de tirer lui-même la flèche destinée au blanc qui oserait se présenter chez lui.

On verra plus tard comment nous sûmes que ledit Porou n'était qu'un dépendant des chefs Kémi et Dogo, lesquels arrivèrent au poste du Yé-Yi 3 jours après ma rentrée, ainsi que je le noterai le moment venu.

Pour le moment, je constate que nos chefs Ka-Kouas n'ont pas encore compris que toute notre excursion serait pacifique, et que leurs désirs de pillage ne recevraient aucune satisfaction, malgré le vieux truc du chef qui a juré la perte de tous les blancs et qu'il faut absolument aller mettre à la raison, truc auquel se sont laissé prendre des jeunes... et d'autres.

[49] Au camp de la Ka-Liga, nous sommes gratifiés d'un peu de pluie passant en coups d'aspersoir, un aspersoir qui, naturellement, aurait des dimensions plutôt considérables.

Le ciel est mauvais ; une observation de 4 étoiles prises cercle Est, et 1 prise cercle Ouest, peut cependant être faite de 20 à 21 heures.

Vers 23 heures, le ciel se nettoie, mais l'aide-observateur n'est plus en état de reprendre l'observation dans de bonnes conditions, étant fiévreux et ayant besoin de repos pour ne pas être tout à fait hors de service demain.

Jeudi 30 Avril 1903.

La nuit a été bonne pour moi.

M. Paulis est fatigué et a un peu mal de tête.

Levé à 5 h 40 m. Température à 6 heures : 18°.

Effectué de suite la prise des 3 composantes magnétiques.

Ensuite, fait l'appel des porteurs et la distribution des charges ; j'ai encore quelques observations à faire aux chefs et aux capitaines, et le fouet doit être donné à 2 hommes de réserve, qui par « être de réserve » entendent ne plus se montrer du tout.

Demain, cela ira tout à fait bien.

Seulement, cela nous met à 8 heures avant de pouvoir partir, grâce à quoi nous devons tantôt dresser notre camp dans la pluie battante.

Nous marchons nettement vers le Nord.

Le pays parcouru aujourd'hui offre comme intérêt de me rappeler parfois — à cause de ses allures de verger naturel — la ligne de faîte Congo-Zambèze là où je lui ai donné le nom de « dorsale du commerce » ; seulement au Zambèze le terrain est très sablonneux ; ici la terre est noire et légère, et la *fertilité du sol* est attestée par la densité de son rendement herbacé et semi-arborescent, devenant par places entièrement arborescent ; beaucoup de fruits, ce qui est encore un rappel de la ligne de faîte Congo-Zambèze.

A 5 ½ kilomètres du camp, nous franchissons la Ka-Liga en un point de passage très désagréable ; la rivière, qui vient de l'Est pour s'infléchir en une grande courbe vers le Sud, offre ici une expansion large d'une centaine de mètres, encombrée de papyrus énormes, avec des fougères communes (*Ptéryx aquilina*) ; les hommes ont de [50] l'eau jusqu'à la ceinture ; le fond est boueux.

A 1 kilomètre au-delà de ce passage nous avons à traverser la Wâbi ; c'est du moins le nom que donne notre

guide Ka-Liko, qui continue à marcher allègrement avec nous.

La Wâbi est le dernier affluent de la Ka-Liga que nous voyons dans ces parages ; elle aussi vient de l'Est et on la voit se joindre à la Ka-Liga à l'Ouest de notre sentier ; comme le lit de la Ka-Liga, celui de la Wâbi s'épanouit en une expansion marécageuse large de 150 mètres avec, au lieu de papyrus, une galerie arborescente, extrêmement épaisse, où se voient de nombreuses traces d'éléphants, et aussi des bouses de buffles.

La Wâbi franchie, on monte doucement, de façon continue, en se sentant entrer dans un autre bassin hydrographique : à droite et à gauche du sentier, on voit s'amorcer des dépressions de ruisseaux marquées par leurs grands arbres. Malheureusement, ni le guide, ni les chefs Ka-Kouas ne peuvent me dire où vont les eaux de ces ruisseaux. Nos chefs ne savent de ce pays qu'une chose, c'est que, quand ils y sont venus avec le blanc, c'était pour faire la guerre et non s'occuper de la direction des eaux.

La séparation du bassin de la Ka-Liga et du bassin où nous sommes rentrés (je ne sais encore ce qu'il est et je ne le saurai que dans une couple de jours) n'est pas aussi nette que celui du pic Liga ; il faudrait un guide averti, ou une plus longue reconnaissance de détail, pour dire exactement où passe la ligne de faîte. Je pense bien toutefois l'avoir mise, sur la carte, à une couple de kilomètres près, en la plaçant vers la fin de l'étape, proche d'un point (d'altitude 1.264 m) d'où on dominait tout le pays en tous sens.

A peine avions-nous dépassé ce point que l'orage, qui depuis une heure grondait dans l'Est, devient assez menaçant pour nous obliger à stopper ; il est midi ; on a fait 12 kilomètres. On dresse le camp dans la pluie qui, heureusement, n'est pas trop méchante et ne dure qu'une couple d'heures.

De nouveau, la soirée est très couverte, avec une légère tendance à une éclaircie vers 21 heures ; puis la nuit redevient d'encre, plus profonde que jamais ; à minuit et demi, force nous est de nous coucher sans avoir pu prendre le point.

Un grand feu a été entretenu depuis 14 heures jusqu'au moment où nous gagnons nos couchettes ; nous nous y sommes séchés d'abord, rôtis ensuite avec délices.

[51] Nous avons vu le pic Liga, la rivière Ka-Liga, chez les Ka-Likos (ou Ka-Ligos). Y aurait-il une relation entre ces 3 noms ?

Vendredi 1^{er} Mai 1903.

Levé à 4 h 40 m, je trouve le ciel superbe. Nous en profitons lestement et obtenons une bonne observation complète qui se termine avant 6 heures.

Température à 6 h ½ : 19°,1.

De nouveau, je fais moi-même l'appel général et la distribution des charges ; quelques corrections sont encore nécessaires, entre autres à 2 capitaines qui ont cru pouvoir demeurer chez eux, et à un porteur qui a enlevé sa charge avant d'être appelé. Ces corrections sont indispensables pour obtenir l'ordre absolu, sans lequel rien de stable ne peut être créé, ici pas plus qu'ailleurs.

Et ainsi il est encore 7 h ½ quand nous pouvons nous mettre en route. Heureusement tout ce dressage doit porter surtout ses fruits à la deuxième partie de notre reconnaissance, lorsque nous partirons de la place du Yé-Yi vers le Nord. Et ici se montre clairement la nécessité, pour une reconnaissance comme la nôtre, de ne pas devoir changer de porteurs tous les 5 ou 10 jours.

Au moment où nous allons partir, notre guide Ka-Liko arrive me dire que maintenant nous sommes proches du village du chef Issa, et qu'il voudrait bien s'en retourner chez lui. Accordé.

L'homme a reçu hier un beau cadeau : je fais faire par M. Caroelli l'inventaire du gros paquet qu'il a sur la tête, afin de constater que nos bons Ka-Kouas ne lui ont pas pris le plus clair de ce que je lui ai donné.

Tout est intact.

Et l'homme s'en va en hâte de retrouver les siens et de leur conter ce qu'il a fait avec nous, et comment j'ai puni les voleurs de ma colonne, et comment lui-même a été bien traité, car je lui faisais donner moi-même à manger ; et comment il a reçu tant de choses désirées de tous les nègres.

Bref, ce seul homme va rendre, très probablement, un peu de cœur aux Ka-Likos, qui pourraient bien, lorsque viendra encore un blanc pacifique, ne plus se cacher en grande peur comme ils ont fait pour nous.

[52] Nous partons.

Nos chefs Ka-Kouas ont déjà passé ici, avec le blanc qui alla faire la guerre aux Ka-Likos. Toutefois, ils ne connaissent le nom d'aucun des accidents géographiques de la contrée, et à mes demandes, il n'est fait qu'une réponse : « Quand nous sommes venus ici c'était pour faire palabre ; on ne nous a pas demandé tout ce que tu demandes ».

Si je montre un fruit : « Ah ! c'est un fruit des Ka-Likos, nous Ka-Kouas ne le connaissons pas ! »

.....
Au départ du camp, on traverse un ruisseau large de 2 à 3 mètres avec 0,15 m d'eau un peu laiteuse, à courant marqué vers l'Ouest, allant à la Kembé, disent nos gens.

Ce ruisseau a des abords boueux avec une galerie large et épaisse, dans laquelle on remonte la rivière pendant une centaine de mètres pour déboucher à l'emplacement occupé jadis par le chef Issa, un Ka-Koua au nouveau village duquel nous devons arriver aujourd'hui.

[53] Ces emplacements de villages disparus ne se signalent que par les aires circulaires des huttes aban-

données, aires où la végétation tarde à reprendre ses droits, probablement parce que le sol y a été transformé partiellement en terre cuite par les feux entretenus continuellement dans une hutte de nègre. Un œil exercé reconnaît aussi l'emplacement d'un ancien village par l'allure de la brousse ; mais on n'a pas, comme dans le Bas-Congo, par exemple, l'indication des palmiers, des saphos (?), des citronniers, des goyaviers, des bananiers, etc... qui font souvent d'un village abandonné une véritable oasis de verdure au milieu de la brousse basse.

Ici, après l'abandon d'un village, on trouve, pendant quelque temps, les champs où il y eut du sorgho, des haricots, des pois cajans, des hibiscus ; peu à peu ces plants qui ont besoin de culture font place à des plantes sauvages, mais différentes, chose curieuse, de la brousse environnante.

Seuls quelques ricins, des hibiscus à feuilles comestibles, une solanée amère non utilisée, persistent assez longtemps.

Cet ancien village du chef Issa se développait en plusieurs groupes — selon la coutume — le long d'un affluent du ruisseau traversé à la sortie du camp ; il jouissait du voisinage de bandes arborescentes bordant des ruisselets à fond boueux où les empreintes d'éléphants se montrent nombreuses.

Il faudrait être botaniste très ferré pour tirer tout ce qu'on peut tirer du passage dans ces bandes de sous-bois dense ; pour moi, j'y note la *liane à caoutchouc*, la fausse noix muscade dont j'ai déjà parlé et le *café sauvage* dont un arbre, haut de 12 mètres, montre ses petits fruits naissants.

C'est là aussi que je vois le « Korota », fruit sauvage nouveau pour moi, malheureusement ce n'est pas le temps de sa maturité ; on ne peut me trouver que des spécimens verts, gros comme la moitié du poing ; aux dires des noirs, ce fruit atteint le volume d'une papaye

et l'on en mange aussi l'intérieur fait de graines enveloppées de pulpe.

Après avoir dépassé les sources du petit ruisseau le long duquel nous [54] avons vu l'ancien emplacement de Issa, on arrive sur une sorte de plateau ; immédiatement à l'Ouest du sentier, le terrain est relevé en une série de dos d'âne formant une ligne continue ; vers l'Est au contraire, on a des percées à grande distance : tantôt la vue porte sans obstacle, tantôt on devine seulement la région en contrebas, jusqu'au moment où celle-ci se montre dans toute son étendue, fuyant jusqu'à l'extrême horizon où ne la limite aucune ondulation, si faible soit-elle.

Marchons encore un peu et nous voici au bord d'une falaise limoniteuse presqu'à pic, d'où se découvre à merveille la région en contrebas vers l'Est, formant évidemment une vaste cuvette hydrographique, nouvelle pour nous.

Mais le chef Bandja qui est à mes côtés n'a qu'une réponse à mes questions :

— « Où va l'eau de ce « libadou » (trou, creux, pays en dépression) ?

— » Je l'ignore, ce n'est pas ici qu'est ma terre ».

Peut-être que si je leur proposais de descendre dans ce « libadou » pour y faire la guerre, j'aurais de suite force renseignements.

Mais comme je fais seulement des « mokandes », que n'accompagnent ni pillage, ni exaction, il est inutile de me fournir des renseignements qui pourraient m'inciter à faire des détours pour les contrôler ou pour tout autre motif.

Imbéciles ! qui ne savez pas encore que toutes vos tergiversations ne m'empêcheront pas d'aller partout où il le faudra pour établir complètement la carte du pays.

Donc le chef Bandja, le pauvret, ne sait rien !

Après lui avoir lavé la tête, je fais venir les autres

chefs : leur grand conseil déclare qu'au pied de la falaise prend naissance le ruisseau Kindi qui va à la Loundt, qui va à la Kembé, qui va au Yé-Yi.

— « Oh ! Oh !

— » Les eaux de cette cuvette qu'on voit plonger à l'extrême horizon Est iraient au Yé-Yi ?

— » Oui, oui ! » est la réponse de ces gens qui espèrent que je vais accepter tel quel le renseignement, et ne pas allonger ma route en faisant un crochet dans l'Est pour aller y voir par moi-même.

Nous sommes à 1.270 mètres d'altitude.

[55] Descendons un peu le long de la falaise à pic et traversons le ruisseau Kindi, qui n'est ici qu'un mince filet d'eau courante, au-delà duquel nous remontons et retrouvons le plateau dont j'ai parlé tantôt, plateau étroit sur lequel court la ligne de faîte de deux bassins que la suite de notre reconnaissance fixera : à l'Ouest les eaux vont à la Kembé, à l'Est à la Karwa qui va à la Ka-Ia, affluent direct du Nil. Nous franchissons cette ligne de faîte et sommes bientôt chez le chef Issa ; 2 groupes de 15 à 20 huttes au milieu de champs de haricots naissants, dans l'angle des ruisseaux Lôri et Wadé, ce dernier recevant le premier, puis allant à la Kembé.

A proximité du village du chef Issa se voient quelques abris en ruine, élevés jadis par des marchands hindous allant vendre du bétail contre de l'ivoire chez les Log-warés.

Bien que nous n'ayons couvert que 9 ½ kilomètres, nous allons stopper ici pour élucider la question de la grande cuvette de l'Est, qui enverrait ses eaux au Yé-Yi.

Nous dressons le camp sur un emplacement défriché pour cultures par les femmes du chef Issa, lesquelles avaient commencé par se sauver en nous voyant déboucher brusquement du Sud, exactement comme cela s'était passé chez les Ka-Likos.

Tous ces gens ignorent donc ce qui se passe dans leurs environs immédiats !

Constatation éminemment intéressante car elle tend à établir qu'il y a loin de la situation actuelle à un état d'agressions continues de tribu à tribu.

A midi et demi, l'observation hypsométrique nous fournit comme altitude du camp : 1.230 mètres.

Le chef Issa est près de nous et nous regarde comme s'il n'avait jamais vu un homme. Telle est l'expression pittoresque dont se sert le féticheur Adé en me parlant de son collègue. Et ledit chef à l'air si ahuri, ne nous fait rien apporter. Comme je lui demande si on ne peut avoir quelques œufs, il m'assure qu'il n'y en a pas un seul à trouver. Pourtant, un de ses sujets vient bientôt nous en vendre 5.

Tous nos gens, se retrouvant en pays de connaissance, se sont éparpillés comme une volée de moineaux pour trouver à acheter du grain.

J'ai prévenu le morose Issa que si quelqu'un des miens maraudait, il fallait [56] l'empoigner ou tout au moins bien le regarder pour venir m'avertir ; alors à un appel général nous pourrions trouver le coupable, et le punir ferme.

* * *

Vers 13 heures, l'orage nous menace ; cela se borne à un peu de pluie en coups d'aspersoir, avec un vent d'intensité 2.

En revanche la soirée s'annonce comme superbe, et nous pouvons prendre une bonne et complète observation astronomique.

M. Paulis doit alors se coucher, assez fatigué et manquant d'appétit. M. Caroelli manque également d'appétit.

Pour moi, j'ai commencé ma journée à 4 h ½ et l'ai finie à 20 h ½, ayant eu comme interruptions dans ces

16 heures de travail le repas du matin et le deuxième repas pris à 18 h 30 m.

Cela fait 15 heures de travail d'affilée ; aussi je me porte très bien, bien que ne prenant jamais, jamais, le moindre grain de quinine.

Dans la soirée arrive un noir apportant 2 poules et 10 œufs : c'est le fils du chef Bangwalé ; ce chef est installé sur la Karwa, qui va à la Loundt, affluent de la Kembé.

Je dis à mon interlocuteur, en lui remettant l'obligatoire cadeau, que j'irai loger chez son père après-demain ; il faudra faire le nécessaire pour que j'y trouve à manger pour ma colonne.

Maintenant allons nous coucher ; la journée est bien remplie.

Samedi 2 Mai 1903.

Bonne nuit pour tout le monde ; chacun en avait un peu besoin.

M. Paulis se sent un peu bilieux.

M. Bélardi est ennuyé de constipation et cela depuis une huitaine ; il est le seul dans son cas dans notre colonne, où blancs et noirs sont presque tous éprouvés par la diarrhée.

[57] Température à 6 h : 19°,6

Procédé de suite à la détermination des trois composantes magnétiques.

M. Caroelli prend une photographie de notre campement, elle se trouvera fort réussie.

J'envoie ensuite le même adjoint pour remonter le ruisseau Lôri jusqu'à ses sources.

Hier en arrivant au point « 5.700 pas » j'avais inscrit sur l'itinéraire : « il me semble être ici sur la ligne de faîte Congo-Nil ».

Ainsi que je l'ai dit, en continuant la marche, nous étions arrivés en un point (8.600 pas) d'où se découvrait une large cuvette descendant vers l'Est à perte de vue, avec trouée à l'horizon, trouée non fermée par le moindre relèvement de terrain. Mon impression, que nous étions devant une répression se déversant directement dans le Nil, s'accentua vivement.

Pourtant mes chefs guides (?) disaient que les eaux du ruisseau Kindi — que nous allions franchir — allaient à la Loundt, affluent de la Kembé.

Aux sources de la Lôri, où nous campons, nous sommes bien dans le bassin de la Kembé ; hier, on l'a vu, le fils du chef Bangwalé, installé au Sud-Est de notre camp, m'a dit que le village de son père était sur la Karwa, laquelle allait à la Loundt et par là à la Kembé, puis au Yé-Yi.

Aujourd'hui j'avertis mes chefs que, demain nous irons chez Bangwalé ; de là nous marcherons sur le massif montagneux du Ko-Robé, qui doit rester à la gauche du chemin que nous suivrons pour rentrer à la place du Yé-Yi.

En me faisant détailler les gîtes d'étapes qui seront nôtres dans ce programme, j'apprends que la Karwa n'est pas affluent du Yé-Yi, mais de la Ka-Wa-Ia qui est elle-même un affluent du Bahr (Nil).

Voici donc la vérité géographique qui se rétablit peu à peu.

Nos braves chefs guides (?) avaient estimé qu'en me trompant, je rentrerais plus vite au Yé-Yi.

C'est ainsi que le chef Issa, interrogé sur le nombre de jours nécessaires pour aller aux sources de la Loundt, m'avait répondu : « Kama » = cent, dans le sens de « beaucoup » vraisemblablement.

[58] Aujourd'hui il nous dit que les sources de la Loundt sont un peu au Nord-Est de notre camp et que c'est lui, Issa, qui en est le chef.

C'est le chef Métassou qui m'a fait connaître l'état civil exact de la Karwa.

J'en profite pour dire à mes gens que, quoi qu'ils me disent, je saurai toujours, tôt ou tard, arriver à la vérité.

— « J'espère, dis-je, que c'est la dernière fois que vous aurez rusé avec moi. Votre intérêt est de me dire des choses exactes, car, toujours, je contrôle par moi-même tout ce qu'on me dit ».

Je fais donner 2 brasses d'étoffes au chef Métassou et une seulement aux autres, en leur répétant que, quand je suis content parce qu'on me donne de bonnes informations, je récompense toujours.

* * *

Vers le soir s'amène le chef Bangwalé avec 1 chèvre et 2 poules. Il me confirme à son tour que la Karwa est bien un affluent de la Ka-Wa-Ia, qui va directement au Nil. Le chef couchera ici aujourd'hui et nous servira de guide demain.

* * *

Comme hier, nos gens ont passé la journée à courir les environs, pour se ravitailler.

De son côté, le chef Issa persiste à ne rien nous apporter du tout, tout en restant accroupi dans notre camp à nous regarder, toujours ahuri. Il prétend qu'il n'a ni poules, ni œufs, ni quoi que ce soit.

Et le chef Adé me répète encore : « Issa nous regarde comme s'il n'avait jamais vu un homme ; c'est un vrai sauvage qui cache encore ses greniers dans la brousse, tandis que nous, gens du blanc, nous avons nos greniers dans nos villages, où ils sont maintenant vraiment en sécurité ».

La réflexion est intéressante.

* * *

M. Caroelli a remonté la Lôri dont les sources sont à environ 1 kilomètre du camp.

J'ai prescrit le repos à M. Paulis.

[59] Au total, mon personnel est fatigué ; c'est son éducation à la pleine brousse qui se fait. Quand mes adjoints y seront mis, ils préféreront cent fois ce sentier large d'un pied — un petit pied — à la route pour automobiles (!?).

Dimanche 3 Mai 1903.

Levé à 5 h 45 m. Température à 6 h 00 : 20°,8.

J'ai eu un peu de douleurs de reins pendant la nuit.

M. Paulis a dormi en plusieurs éditions, si on peut dire.

M. Caroelli est fatigué et éprouve un peu de mal de tête.
Le sous-officier Belardi paraît bien.

* * *

J'ai écrit hier au capitaine Goebel pour lui donner de nos nouvelles, la lettre part ce matin avec un groupe que je renvoie directement au Yé-Yi. Ce groupe compte 15 porteurs et 1 capita qui emportent les 4 pointes d'ivoire dont nous sommes embarrassés et surtout 2 malades, notre cuisinier et un soldat, lesquels auront l'usage, à tour de rôle, du hamac pour malades.

Avec eux partent encore, sur la demande des chefs, quelques-unes des jeunes femmes qui nous avaient suivis chez les Ka-Likos, peut-être bien pour en rapporter les produits de pillage.

Aujourd'hui qu'il faut renoncer à ce doux espoir, les belles préfèrent s'en aller. *All right!*

Enfin, nous devons laisser ici un de nos capitaines, un nommé Tchoreu («eu» à la française) qui souffre de partout comme si des clous allaient lui sortir sur tout le corps. Il regagnera directement son village, dès qu'il le pourra ;

il reçoit 50 mitakos pour ses frais de route. Les autres ont reçu la ration hebdomadaire.

A l'appel des porteurs, on constate l'absence de 2 porteurs, dont l'un est un homme de réserve ; leur chef Bandja pense qu'ils ont déserté.

Il est 6 h 45 m quand nous nous mettons en route. En voulant faire [60] la lecture de l'anéroïde que j'emploie chaque jour, je trouve que son aiguille s'est dégagée de l'axe ; avant-hier je suis tombé violemment sur un tas de blocs de limonite ; il est possible que ce soit le choc qui ait ébranlé l'aiguille ; mais comment ne s'était-elle pas détachée de suite ?

J'utiliserai aujourd'hui le second anéroïde dont nous sommes munis et verrai à arranger le premier tantôt.

Notre route va contourner les sources du ruisseau Nané, au-delà desquelles, par 1.250 mètres d'altitude, nous sortons du bassin de la Kembé pour entrer dans celui de la Karwa.

Nous parcourons un pays éminemment pittoresque, très coupé, très raviné, bien habillé par la nature, bien arrosé d'eaux claires courantes, et surtout bien occupé par de nombreux groupes de huttes, dépendants du chef Bangwalé.

Ces huttes pourtant sont malheureuses, basses, pauvres, suggérant l'idée d'abris rapidement construits parce qu'on pourrait bien devoir non moins rapidement les abandonner.

Les cultures, très étendues, comportent de nombreux et grands champs de sorgho, d'éleusine, de courges, de haricots, d'arachides.

Vu aussi un peu de manioc.

Parmi les produits de la brousse, je note : la liane à *caoutchouc* dans les galeries de ruisseau, — le « Koundjoulou », fruit d'une plante qui se développe en énorme buisson ; ce fruit est en tout semblable, par la forme, la couleur et le goût, à nos bonnes cerises noires ; il

laisse suinter un peu de latex qui se coagule, et n'a que 2 noyaux plats très petits, — le « Pourouti », arbre à épines, donnant comme fruit une petite baie brune, à gros noyau, dont la pulpe a une fort désagréable amer-tume de quinine, qui ne rebute pas l'indigène, — l'arbre à beurre.

D'autre part, plusieurs essences nouvelles pour moi m'avertissent que nous sommes bien arrivés dans un bassin hydrographique remarquable, tout différent de ceux que je connais : c'est en effet le bassin direct du Nil.

[61] Souventes fois on prend plaisir à s'arrêter pour étudier le terrain, dont les mouvements tantôt cachent tout l'horizon, tantôt font surgir tous les beaux pics granitiques qui se dressent superbement dans le lointain ; tels le Mougwa et le Korobé vers le Nord un peu Est ; tels les hauteurs Ma-Ia qui tout là-bas dans le Nord-Est se laissent entrouvrir pour livrer passage à la Ka-Wa-Ia ; vers le Sud-Ouest c'est un pays bas se relevant graduellement vers l'horizon de la tête de la Karwa.

Un des points d'où on a ainsi la vue du tour d'horizon à grande distance fut occupé jadis par une station des « Kouturia » (« u » à la française) ou Derviches, et nous suivons un moment un large sentier par lequel les « Kouturia » allaient chez les Lougwarés.

Plus on se rapproche de la Karwa, plus le pays devient pittoresque, avec ses puissants amoncellements de formidables blocs de granit, aux creux desquels poussent vigoureusement une abondance de bananiers sauvages.

Montant, descendant, et remontant, et redescendant, nous voici à la Karwa, belle rivière large de 2 m à 3 m 50, avec 0,25 m à 0,30 m d'eau claire, courant rapidement sur blocs de granit ; ses sources seraient à un jour d'ici.

La jolie rivière coule à peu de distance d'une puissante falaise de granit ; entre la falaise et la rivière tout est transformé en champs de haricots, sorgho, etc... .

Il est 10 h 45 m ; l'étape est de 13 kilomètres quand nous stoppons au pied du pic Dagaté, pour dresser le camp. L'altitude de ce dernier est trouvée égale à 1.165 mètres ; celle du pic Dagaté à 1.240 mètres environ.

Au pied immédiat du Dagaté est un village aux huttes plantées de guingois dans les énormes blocs de roches qui forment là, un éboulis de géants ; ces blocs ne servent à rien ; on ne les a pas disposés en murailles ou réunis par des défenses quelconques afin d'en faire un solide retranchement ; on n'y trouve pas de couloirs qui auraient pu être recouverts d'un toit et servir ainsi de logements ; ils ne sont qu'une forte gêne pour les huttes.

Comme je demande des explications, on me dit : « Nous faisons ainsi depuis toujours, parce que cela nous servait de retraite ».

Piètres retraites vraiment. Sauf peut-être pour les cabris qu'on remisait dans les anfractuosités [62] du pic.

Il faut dire aussi que — comme pour les fameux troglodytes du Ka-Tanga — les montagnards que nous trouvons ainsi avaient la réputation terrible d'habiter des grottes inaccessibles, d'où ils roulaient de formidables blocs de roche sur les gens assez audacieux pour vouloir les en déloger.

Et c'est cette légende qui explique bien le village embarrassé dans ses inutiles blocs de roches. Dans ce village on voit assez bien de tabac, un peu de manioc, 2 plants de bananiers dont l'un avec régime, des plants de *Pedicellaria pentaphylla* ; il y a aussi sur le sol une épaisse couche de crottins de chèvres, mais on ne voit pas une seule de ces bêtes. Elles sont, très sûrement, dans les anfractuosités — cachettes de la montagne.

Enfin, le pittoresque village nous fait voir des « lékwendés » ; c'est ainsi que les Ka-Kouas nomment de longues bourriches fusiformes dans lesquelles on place les provisions de bouche à conserver longtemps ; ces bourriches sont faites en herbes tressées, solidement liga-

turées, puis fixées au haut d'une solide perche qu'on fiche droit en terre, ainsi que le montrera une photographie très réussie de M. Caroelli. J'ajoute que ceux qui emploient les « lékwendés » ont aussi, en même temps, les ordinaires greniers bien connus.

* * *

En arrivant à l'étape, j'ai replacé l'aiguille de l'anéroïde 4206 ; l'opération a réussi, l'anéroïde est encore utilisable.

* * *

Le chef Bangwalé apporte :

64 rations de farine bouillie,

64 rations de viande, poisson et bakwas à l'huile.

Pour nous-mêmes, nous recevons :

3 poules,

20 œufs dont la moitié pourris,

un demi-litre de lait de vache.

De plus, M. Paulis tire 6 tourterelles ; beaucoup de ces charmants oiseaux dans les champs récemment défrichés.

Le chef Bangwalé a 5 têtes de gros bétail, venant des Lougwarès (à la suite d'une guerre avec eux) ; les indigènes d'ici boivent le lait, ce sont les premiers de l'espèce que je voie.

[63] Une vieille femme vient clamer qu'un de mes hommes a pillé ses pauvres provisions ; je la fais indemniser de 2 brasses d'étoffe ; puis mes 5 chefs Ka-Kouas sont une fois de plus secoués de forte façon pour ne pas savoir surveiller leurs hommes, malgré leurs nombreux « caporali ».

J'avertis que si un homme vole encore sans qu'on le pince, les chefs seront rendus responsables. On voit que

ces gens n'ont jamais marché avec le blanc que pour satisfaire leurs instincts de pillage.

Que je suis heureux — pour moi-même — de n'avoir pas à supporter la responsabilité de pareille éducation.

A notre arrivée au camp, on entendait le tonnerre au loin dans le Nord ; à 17 heures, l'orage est venu à nous : pluie pas trop forte pendant une heure.

Vers 19 h ½, la pluie recommence à tomber, faiblement. Le ciel est brouillé de nuages ; comme l'observation du point ne pourra se faire ce soir, nous essayerons de la faire demain matin si possible.

Et M. Paulis, qui ne se sent pas très à l'aise, peut se coucher plus tôt, en évitant soigneusement d'assister au repas du soir.

M. Caroelli non plus n'est pas dans son état normal.

Mes deux adjoints ont toutefois assuré tout leur service.

Toute la nuit on entend des femmes qui pleurent un mort ; mêmes lamentations aiguës que partout en Afrique sans qu'on sache si on pleure de joie ou de tristesse.

Lundi 4 Mai 1903.

M. Paulis, éveillé à 4 h 30 m, après une nuit coupée et non reposante, m'avertit que le ciel est en partie étoilé. Nous nous mettons en observation, et malgré les caprices nuageux, notre observation peut être prise complètement.

Température à 6 h : 20°,0.

M. Paulis fiévreux.

M. Caroelli couci-couça.

M. Belardi demeurant constipé malgré la cuillerée de sel anglais qu'il prend tous les jours.

[64] Je vais bien.

Avant de partir, je fais prendre photographie du pic Dagaté avec le curieux village qui se blottit à son pied ; malheureusement le cliché viendra trop mal pour être

utilisé ; en revanche, le cliché des « lékwendés » sera très réussi.

A l'appel des porteurs manquent, ce matin, 2 hommes du chef Adé.

A 7 heures, nous prenons la direction du Nord. Les premiers kilomètres de l'étape me rappellent les longues promenades que la mission scientifique du Ka-Tanga fit le long de la falaise occidentale des Kou-n'déloungou.

De nombreux ruisselets forment ici un véritable système d'irrigation naturelle, fertilisant à souhait un sol de belle terre noire, bien mis en cultures.

Nous refranchissons la Karwa en un point où son lit de granit est large de 3 ou 4 mètres ; au point de passage, on n'a à enjamber qu'une nappe d'eau laiteuse large seulement de 1 mètre, profonde de 15 centimètres, s'écoulant rapidement en cascadelles pour s'épanouir, en aval, dans toute la largeur du lit et y perdre sa vitesse sous les frondaisons d'une bande de galerie.

Le pays demeure très joli, bien habillé au point de vue de la végétation ; de jeunes borassus ont commencé à se montrer, ainsi que des ficus à étoffe, de beaux mimosas, des buissons de « Kérégué », fruit sauvage comestible que j'appellerais volontiers simili-groseille, tant la ressemblance des grappes est frappante ; seulement la grappe du « Kérégué » est beaucoup plus fournie ; la plante est un buisson ornemental pouvant atteindre 3 mètres de hauteur ; le fruit mûr est noirâtre et très amer.

Les vignes abondent, commençant à former leurs grosses grappes, lesquelles sont comestibles.

Les *Kigelia ethiopica* (saucisonniers) ne manquent pas parmi les beaux grands arbres qui sont toujours une joie pour les yeux.

Nous refranchissons le Niamoliké déjà vu hier ; puis un lit torrentiel à sec et montons au village de Lourou-kourou, petit lieu dépendant de Bangwalé.

[65] C'est ce village qui m'avait été fixé comme gîte d'étape pour aujourd'hui ; mais l'étape serait beaucoup trop courte et je n'ai aucune raison de ne pas continuer la marche.

Nous repartons donc, longeant d'interminables champs de haricots, en parties ombragés par les grands arbres respectés par la hache et le feu des défricheurs ; je ne peux m'empêcher de remarquer qu'avec le quart de terrain défriché pour leurs piétres cultures de graines, les indigènes auraient beaucoup plus de ressources vivrières s'ils se décidaient à adopter le manioc et la patate douce.

On voit bien un peu de manioc dont la culture leur a été imposée par le blanc, mais ce produit n'est pas encore apprécié par eux, et j'ai le crève-cœur de voir ici même les premiers petits champs de manioc abandonnés à la brousse.

Maintenant notre sentier marche droit sur le pic Kéliba non loin duquel, me dit le guide, nous passerons demain.

Les deux points d'eau que nous rencontrons sont des dépressions boueuses dont l'eau, purée stagnante, fait mal à voir ; pourtant deux zéribas du nommé Adjoro dépendant de Louroukourou, s'en contentent.

Ne nous arrêtons pas encore ici et continuons ; Adjoro nous guide ; je lui ai dit que je tenais à trouver de l'eau courante.

Il nous mène à la Kindi, laquelle est devenue large de 2 à 3 mètres, avec 0,50 m d'eau et plus ; eau laiteuse à courant marqué sur lit de granit continu.

Nous franchissons le ruisseau et campons sur sa rive gauche, ayant couvert 13 kilomètres.

La grenaille de limonite et les débris de quartz se sont fait remarquer. De nombreux borassus, en fûts admirables, fournissent à nos gens force fruits dont ils sont friands.

Pour nous, on nous apporte des champignons, puis des *Moletis*, *djoungoulous* et autres fruits dont notre table s'enrichit chaque jour, en même temps que nous la parons de superbes têtes de chardons grenats, de *Lissochilus* mauves, de *Chrynum* tigrés, de *Proteinophallus* lie de vin, etc., etc...

[66] Adjoro offre 4 œufs et une poignée de manioc que j'avais demandés pour notre soupe, car les légumes frais nous font vraiment défaut. Il me dit que des vivres pour nos noirs nous seront apportés, malheureusement vers 17 heures la pluie tombe fâcheusement, ce qui, peut-être, arrête en route le chef Louroukourou qui devait arriver avec des vivres.

* * *

A l'arrivée au camp, j'ai administré au sous-officier Belardi une dose d'huile de ricin émulsionnée dans une tasse de lait chaud, et ai envoyé le patient au lit.

Fait coucher aussi M. Paulis, qui a des envies de vomir. Soirée d'observation impossible pour mauvais ciel.

Mardi 5 Mai 1903.

Le ciel est demeuré couvert toute la nuit. Le point ne peut être fait.

Température à 6 h,00 : 20°,6.

M. Paulis va mieux mais ne pourra pas faire grand service ; est assez fortement repris de diarrhée.

M. Caroelli éprouve le même désagrément.

M. Belardi est débarrassé par la purge que je lui ai administrée hier, mais se montre fort affaissé.

Je demeure en bon état, heureusement, pour pouvoir empêcher de retarder le travail cartographique.

Nous partons à 6 h 55 m, continuant à voir un pays superbe pendant la première moitié de l'étape.

Je note de suite l'apparition du dattier sauvage.

Bien que le soleil soit entièrement vêtu d'une lourde pelisse de nuages, il fait chaud, ou du moins on transpire, ce qui indique qu'on monte.

Partis d'une altitude de 1.085 mètres au camp de la Kindi, nous franchissons [67] par 1.125 mètres le bourrelet qui sépare les eaux allant à la Kindi et par elle à la Karwa, des eaux allant à la Loundt.

Ce passage intéressant se fait presqu'à hauteur du pic Ké-Liba, nom donné à l'éperon angulaire d'un massif de hauteurs granitiques bien boisées.

La falaise sud de ce massif délimite la cuvette hydrographique de la Karwa ; la falaise occidentale va être suivie tout de son long par notre itinéraire, lequel, à partir d'ici, va courir dans un couloir rocheux étroit servant d'échappement à la Loundt et à ses affluents.

Une série de pics marquent ce couloir ; pour aujourd'hui nous voyons vers l'Est, le Kéliba et le Boméro, vers l'Ouest, le Loulourou, le Kodwa, le Logodo.

Nos idées sur la topographie de cette région tourmentée à plaisir sont heureusement fixées par le chef Wara (un Ka-Koua) que des émissaires de ma caravane sont allés prévenir hier de notre venue.

Ce chef s'est porté à notre rencontre, et nous prenons contact presque immédiatement après avoir franchi la ligne de faîte Kindi-Loundt.

Le pays est encore de belle végétation, montrant des oasis de borassus, de dattiers sauvages, d'*Erythrina tomentosa*, de saucissonniers, de loudépi (qui est un figuier donnant une belle grosse figue appétissante, comestible), etc., etc...

Alors qu'on est déjà franchement dans le bassin hydrographique de la Loundt, on a à franchir un étroit massif de granit très couvert d'essences variées, où l'on voit la roche extérieure comme pourrie littéralement, tellement sa décomposition est avancée ; ce massif se débite à la fois lentement et rapidement, selon les points de vue.

Ayant descendu son talus raide, on se trouve encore un moment en pays agréable, avec de jolis passages ombreux, et l'on arrive à la Wâdji, ruisseau large de 1,50 m à 2 m avec 0,20 m d'eau laiteuse, courant rapidement sur fond de sable ; abords boueux ; forte gallerie avec nombreux dattiers sauvages et lianes à caoutchouc ; de gros singes, blanc et noir, jouent au sommet des arbres.

[68] La Wâdji franchie, on se trouve sur un assez méchant terrain, très défoncé, très irrégulier, d'argile noire compacte, caractéristique des points marécageux, gardant des empreintes de buffles.

Ce méchant passage n'est heureusement pas trop long, et l'on grimpe sur une croupe où le granit affleure au milieu des champs de sorgho et de haricots.

Voici la première des petites zéribas du chef Wara.

Pour arriver jusqu'au village de ce dernier, il faut tourner à l'Ouest ; ceci plaît à nos chefs guides qui se rapprochent ainsi de leurs propres villages, où ils voudraient bien me faire arriver demain ; mais cette orientation ne me plaît pas, car elle m'empêcherait de délimiter tout le bassin du Yé-Yi au Sud de la station ; c'est pourquoi je fais rappliquer vers le Nord, et nous allons camper sur la rive droite du ruisseau Olabé, presqu'au pied de la falaise où se dressent le Kéliba et le Bomméro.

Il est 11 h 35 m quand nous stoppons, ayant couvert 15 $\frac{1}{2}$ kilomètres.

Pour arriver au camp, nous avons retraversé la Wâdji en un point où elle se présente sous forme d'une expansion herbue large de 100 mètres avec 0,30 m d'eau boueuse ; sous l'eau le sol est défoncé par les éléphants, ce qui rend le passage plutôt désagréable.

L'Olabé n'a non plus que de l'eau boueuse ; son cours est marqué par une vraie forêt de dattiers où volettent des milliers de chauve-souris têtes de cheval.

Heureusement nous avons 4 dames-jeannes d'eau de la Kindi, filtrée au camp d'hier ; d'autre part, j'envoie une corvée d'eau à la Loundt.

Après que le camp est dressé, M. Paulis doit se coucher fiévreux.

M. Belardi que j'ai chargé d'aller couper deux dattiers sauvages pour en prendre les coeurs, que nous mangerons en salade, est pris de faiblesse et tombe évanoui ; ses hommes le rapportent sur sa couchette sans avertir les autres blancs ; M. Belardi se réveille comme d'un sommeil ordinaire, n'ayant éprouvé et n'éprouvant aucune douleur. Le garçon pourrait bien avoir été pris de vertige stomacal ; d'autre part, son moral est assez piètre et les moyens intellectuels semblent [69] assez réduits.

Quoique assez abattu, M. Belardi assure son service.

Le chef Wara apporte :

1 chevreau,

2 poules,

11 rations doubles (farine et viande à l'huile) telles que celles reçues chez les autres chefs,
1 pot de miel.

Comme je lui demande s'il n'a pas quelques œufs, il me répond que les boys et serviteurs des soldats du Yé-Yi viennent raffler les poules et autres objets dans les villages, et y posséder les femmes. Il prétend que cela se fait dans tous les villages des environs du poste et n'ose aller se plaindre au chef de peur de représailles des coupables, qui se solidarisent pour la vengeance.

Je signalerai ces propos au capitaine Goebel.

Vers 14 heures, la pluie nous est arrivée légère, cessant puis reprenant, pour tomber ferme vers 18 heures ; le ciel est sombre, sans une étoile ; l'observation du soir est impossible.

Mercredi 6 Mai 1903.

Fait l'observation astronomique par ciel capricieux de 4 $\frac{1}{2}$ heures à 5 $\frac{1}{2}$ heures.

Fait ensuite le magnétisme.

Température à 6 h : 20°,6.

Nous passerons la journée ici afin que je puisse effectuer le calcul de ces observations pendant que M. Caroelli ira reconnaître la Loundt.

MM. Paulis et Belardi se reposeront partiellement.

Matinée couverte ; l'orage gronde au Sud-Est à partir de 11 $\frac{1}{2}$ heures ; il pleut ensuite par intermittences ; pas d'ondée violente aujourd'hui.

Un de nos soldats, originaire du district des Bangalas, nous apporte des régimes mûrs de dattiers sauvages, en disant que chez lui on en mange le fruit. Nous goûtons [70] et, à ma très grande surprise, c'est exactement le goût des dattes cultivées, seulement la datte sauvage est toute petite, et son noyau n'est enroulé que d'une très mince couche de pulpe ; il est plus que probable que la culture modifierait ceci et fournirait un fruit acceptable. Tel quel, nous en mangeons par poignée.

Sur la foi des on-dit, j'avais toujours tenu la datte sauvage comme non comestible ; heureux d'être tiré de mon ignorance par un sauvage, je lui donne du sel et 1 brasse d'étoffe.

Les lectures hypsométriques faites à 12 $\frac{1}{2}$ heures nous mettent par 1.055 mètres d'altitude.

M. Caroelli rentre à 13 heures ; il a d'abord refait notre route d'hier jusqu'au village du Chef Wara (16 huttes : 16 greniers et hangars) près duquel passe la Loundt, qui a de 1 à 5 mètres de large, avec 0,15 m à 0,45 m d'eau claire, à courant rapide. Aux dires indigènes, lorsque les pluies sont dans leur plein, la rivière s'étale sur 10 à 15 mètres et a 1,50 m de profondeur.

Au cours de sa reconnaissance, M. Caroelli a recueilli 3 rhizomes sauvages comestibles qui sont : le toubougwa, le kindouta et le koumbou.

Les deux premiers sont finement râpés en bouillie ; cette bouillie est mise à dégorger dans l'eau courante dans un panier *ad hoc* ; on fait alors cuire à l'eau bouillante ; le toubougwa a les allures d'une petite igname sauvage, la kindouta ressemble à une pomme de terre allongée ; quant au koumbou on dirait d'une carotte jaunâtre avec veines brunes ; on le râpe également et on peut le mettre de suite à l'eau bouillante, sans devoir le soumettre au grand lavage à l'eau courante qui débarrasse les deux premiers de leurs produits nocifs.

M. Caroelli a eu la chance de mettre la main sur un de nos soldats, occupé à dévaliser une hutte ; l'homme a reçu séance tenante une punition de fouet devant les indigènes qui n'en pouvaient croire leurs yeux ; au retour au camp, on lui reprend fusil et cartouches et on le prévient qu'à partir de demain, il portera un tronc d'arbre pendant toute la durée des étapes.

[71] Deux soldats devront être laissés ici ; l'un souffre des bronches, l'autre s'est échaudé la jambe droite ; ils reçoivent chacun 50 mitakos, et le chef Wara en reçoit 100 pour les héberger et bien les soigner jusqu'à ce qu'ils puissent prendre le chemin direct de la station ; ils y rentreront avant nous.

Les fusils et cartouches des soldats ainsi laissés en arrière leur sont repris.

* * *

Comme je montre à mes gens une série d'illustrations où figure entre autres un zèbre tué par nous près du Tanganika, ils semblent reconnaître la bête, et lui donnent le nom de « Kamirou » (dialecte Ka-Koua). S'agirait-il peut-être de l'okapi ?

* * *

A 21 heures arrive du Nord le chef Lowiri, chez qui, nous a-t-on dit, nous irons loger demain.

Il amène une chèvre. Il nous servira de guide demain.

* * *

Le chef féticheur Adé vient enfin me tenir un petit discours intéressant :

« Quand tu m'as fait appeler à la station du Yé-Yi, pour dire qu'il fallait te conduire aux sources du Yé-Yi, les autres chefs m'ont fait grand grief disant que tu nous tuerais dans la brousse si nous n'arrivions pas aux sources demandées ; que l'on n'avait jamais eu que des ennuis quand on était allé dans ces parages.

» Aussi ce n'est guère qu'à contre-cœur que nous avons marché, car nous ne pouvions pas nous douter de ce qu'était ce nouveau blanc qui donne toujours des cadeaux, qui ne veut pas qu'on tire des coups de fusil ni qu'on vole, parce que, dit-il, tous les noirs d'ici sont les enfants de Boula-Matari.

» Aujourd'hui, nous te connaissons et sommes contents de marcher avec toi. Nous voyons que tu fais punir ceux de tes soldats qui volent et c'est la première fois que nous voyons cela.

» Aussi tu peux nous mener maintenant où tu veux, nous logerons dans la brousse tant que tu voudras ».

Ce discours me donne confiance pour la descente du Yé-Yi.

[72] *Jeudi 7 Mai 1903.*

Bonne nuit pour tout le monde ; mes gens ont repris allures.

Température à 6 heures : 21°,0. — Ciel couvert.

Départ à 6 h 45 m. On suit le glacis tourmenté, et en quelque sorte dentelé, qui forme comme le contrefort

de la falaise granitique où se dressent les pics Koulawaté, Boméro, la muraille Mongoyo, les aiguilles Kachiré, Loundoundoua, tous sensiblement de même altitude absolue (1.200 m environ) ; et cette falaise continue, bien boisée, dominant le sentier de 75 à 100 mètres.

Le glacis contrefort montre, de distance en distance, des dépressions plus ou moins marquées, tantôt à sec, tantôt avec un peu d'eau stagnante, provenant des pluies ; c'est par ces dépressions que les eaux dévalant de la falaise s'écoulent vers une grande plaine herbue basse, à une couple de kilomètres à l'Ouest du sentier, plaine où coulent l'Olabé qui se joint à la Wadji (ou Bodja), laquelle s'unit immédiatement à la Loundt.

Dans l'angle Wadji-Loundt s'allonge le mamelon Longitolo ; à l'Ouest de la Loundt qui court ici Sud-Nord se dresse la falaise Lomara, falaise surbaissée, au-dessus de laquelle on voit, dans le Nord-Est, le beau pic Mougwa (celui que nous avons appelé mont Milz).

C'est donc par un couloir relativement étroit que passe ici la Loundt et que court notre pittoresque sentier.

Pittoresque surtout pour l'œil qui sait suivre les mouvements du terrain, tout particulièrement vers la région où va s'élargir le couloir : la haute falaise s'infléchissant dans l'Est ; la falaise surbaissée s'en allant vers l'Ouest, cette dernière s'abaissant graduellement pour se fondre avec la pénéplaine qui va maintenant caractériser la vallée immédiate du Yé-Yi.

En ce point d'élargissement du couloir, il serait difficile de donner une idée du pays autrement que par le croquis cartographique détaillé tel qu'il a été dressé sur l'itinéraire du jour (itinéraire qu'il ne me serait pas possible, par manque de temps, de faire copier pour envoi au Gouvernement ; je ne pourrai, je l'ai déjà dit, effectuer ce travail qu'à mon retour en Belgique).

[73] Tout ce qu'on peut signaler, c'est que d'un côté la Loundt suit naturellement une pente continue tandis

que notre sentier, qui lui est parallèle — géographiquement parlant — s'élève en rampe continue jusqu'au-delà du pic Adjourouba, qui met sa masse de granit entre la Loundt et le sentier.

Là, du haut d'un dôme de granit à nu, le voyageur, s'il est quelque peu curieux, jouit d'une vue ravissante : c'est, vers l'Est et le Nord-Est, la haute falaise, offrant maintenant des indentations profondes, des pics isolés dans les intervalles desquels on voit serpenter des galeries de ruisseaux ; c'est, vers le Nord, le pic le plus élevé du Ko-Robé, et au-delà, dans l'angle Nord-Nord-Est, c'est la plaine basse, sans mouvement perceptible, allant se fondre à toute distance ; enfin, à l'Ouest, c'est le Mougwa dominateur.

Immédiatement devant nous c'est le pic Loukou, isolé ; un partie de ses pentes est en verdure, la partie opposée se montre à nu et le granit y est comme enduit d'un vernis noir ; on dirait d'une énorme brûlure qui aurait carbonisé la roche.

Cette roche noire, triste, contraste vivement avec les longs rubans argentés miroitants que des traînées d'eau de pluie mettent par places, sur les pentes de la grande falaise.

Maintenant on descend ; le pays va s'assagir : le terrain devient horizontal ; un premier groupe de huttes se montre avec ses cultures ; nous sommes aux confins des petits villages du chef Lowiri, notre guide de ce jour.

Mais pour gagner sa résidence, il faut appuyer vers l'Ouest et cela ne me montrerait pas ce que je tiens à voir par moi-même, à quel bassin appartient le Ko-Robé.

Aussi prenons-nous droit dans le Nord, marchant à la boussole à travers brousse, au grand épatement du petit vieux chef Lowiri, qui ne comprend pas bien ce qui m'attire tout droit vers ce beau pic qui semble proche,

bien qu'il nous faille faire encore 5 kilomètres pour y arriver à peu près.

Notre camp est dressé à 11 h $\frac{1}{4}$, après une marche de 15 kilomètres, en un site très agréable, marqué par de beaux borassus non loin de la rivière Niamoléké [74] qui longe le pied méridional du Ko-Robé et va se jeter dans la Loundt.

Un seul mais gros ennui : l'eau du Niamoléké est rendue boueuse par les pluies. Ah ! la pluie, quelle sale affaire pour le voyageur africain ! Aujourd'hui encore elle nous tombe dessus, à coups de tonnerre, à 14 heures ; heureusement, le camp est alors tout à fait dressé.

Effectuant la lessive générale du pays, la pluie nettoie à fond les moindres interstices de ces pays montagneux, enlevant les détritus de tous genres que la saison sèche y a accumulés : excréments de milliers d'animaux petits et grands, produits de la décomposition des animaux morts, charognes minuscules ou mastodontesques. Et tout cela apporte aux ruisseaux et rivières une eau abondante, mais hélas une eau-purée, laiteuse, boueuse, microbienne à plaisir.

Aussi, à la saison des pluies, doit-on se garder le plus possible de boire de l'eau, même filtrée.

Il faut alors savoir se contenter de thé léger, si peu agréable que cela soit pour certains palais.

Après que le camp est dressé, le chef Lowiri apporte 31 rations doubles (bouillie de farine et viande à l'huile).

Il se plaint de ce qu'un soldat du poste du Yé-Yi — dont il donne le nom — lui a enlevé 2 chèvres et 4 poules ; cela se serait passé il y a deux jours ; le soldat avait été envoyé par le blanc chez le chef Lowiri pour l'avertir qu'il devait amener au poste un groupe de travailleurs.

Je transmettrai sa plainte au commandant Bruneel qui se trouvera justement au Yé-Yi à notre rentrée.

Reçu aussi un petit pot de beurre végétal, offert par un nommé Moroukadjo, dont le village est à une petite étape

à l'Est de notre camp. Ce beurre végétal (donné par le beau fruit du Koumouri) sera par nous, trouvé fort utilisable pour la cuisine. Il y a d'ailleurs plus d'un blanc qui n'hésite pas à l'utiliser, ce qui est une très bonne note pour ces blancs.

[75] Les renseignements que me donne Moroukadjo sur les rivières de l'Est me confirment dans notre plan de marche qui, je l'ai dit, comporte le tour complet du Ko-Robé.

C'est pourquoi demain nous marcherons droit dans l'Est ; nous suivrons ainsi un nouveau couloir, fermé au Nord par le puissant massif du Ko-Robé, au Sud par la grande falaise d'hier qui s'est repliée dans l'Est et dont le plus bel ornement est devenu le Kara-Kodo, pic granitique cylindro-conique, que nous irons donc voir de plus près demain.

Ciel tout à fait couvert au début de la soirée. Vers 20 $\frac{1}{2}$ heures la lune perce un moment assez vivement le voile d'alto-stratus qui couvre tout le ciel. Vite en station.

Nous pouvons mettre dans le méridien approché, prendre ensuite une étoile ; après quoi la lune redevient blafarde, mouillée, à contours flous, et plus une étoile ne peut être prise. A 21 $\frac{1}{2}$ heures il faut renoncer à compléter l'observation ; mais le point pourra être fixé en latitude par la deuxième étoile prise, en longitude par la combinaison de cette étoile avec l'étoile de mise dans le méridien.

Nos soldats et nos serviteurs ayant assez de difficultés de trouver à acheter contre mitakos et perles, j'ai fait distribuer à chacun $\frac{1}{2}$ brasse d'étoffe.

Vendredi 8 Mai 1903.

Bonne nuit pour tout le monde.

Température à 6 h : 20°,8. — Matinée couverte claire.

L'appétit est revenu à mes adjoints qui, ces derniers jours, boudaient plus ou moins à la table.

Départ à 6 h 40 m.

Nous franchissons de suite le Niamoléké, rivière large de 2,30 m à 4,00 m avec 0,30 m à 0,50 m d'eau boueuse courant en cascadelles sur fond de granit.

Immédiatement après le Niamoléké vient son affluent le Karélé, large de [76] 2 mètres, encaissé de 2,50 m, à fond de sable, sans une goutte d'eau au point de passage du sentier ; ce manque d'eau à cette époque de l'année, et après les pluies de ces derniers jours, me fait soupçonner que le Karélé pourrait bien avoir un cours en partie souterrain : lorsque cela se présente, les indigènes ont coutume de faire passer leur sentier en un point à sec du lit à franchir.

Quoi qu'il en soit, le Niamoléké et le Karélé sont laissés sur notre droite ; le premier vient du massif montagneux marqué par les pics Kolowa et Karakodo ; le second, lui, suit le pied de cette falaise ainsi que nous le constatons au cours de notre marche.

Pour le sentier, il court à mi-pente d'un long glacis qui naît au pied du Ko-Robé et va s'éteindre au ruisseau Karélé.

Ici encore la région est intéressante par les formes du terrain, par les coups d'œil uniques qu'on a de certains points culminants du sentier.

Il faut à peine signaler à nouveau que nous sommes sur le granit ; notons toutefois — ce qui avait également été vu hier — beaucoup de quartz (débris anguleux et blocs).

Vers 8 heures, le ciel s'abaisse sur nous ; des stratus descendant envelopper peu à peu les montagnes, produisant un effet saisissant : c'est comme une lumière en deuil qui vient remplacer la clarté gaie de notre matinée.

— A mi-étape, nous sommes à des villages dont le chef nous sert de guide.

Ces villages, avec leurs cultures, sont au pied même de la rude falaise du Ko-Robé, et — me dit-on — font l'aiguade à des trous d'eau, au terminus de 2 ruisseaux : l'un, le Koboulou dont le lit à sec suit le pied du Ko-Robé, pour gagner le Milogoro (également à sec et de pente torrentueuse) lequel va au Karélé ; l'autre, le Kindjiri, marqué seulement ici par une dépression herbeuse à sec, aboutissant aussi au Karélé.

Il pleut malheureusement, une pluie battante qui a commencé tout à l'heure, [77] après l'endeuillement des montagnes, et qui m'empêche de contrôler ces dires et de prendre le plein détail de l'itinéraire ; de temps en temps, je sors le carnet, consulte boussole, podomètre et anéroïde sous un pauvre parapluie de traite.

C'est dans ces conditions que nous franchissons, par 1.050 mètres d'altitude absolue (le camp d'où nous venons était à 1.000 m), la séparation du bassin de la Loundt et du bassin de la Ka-Ia (qui va au Nil).

Cette séparation a la forme habituelle d'un pont très surbaissé joignant le massif du Ko-Robé au massif du Karakodo (voir la carte), et il faut un œil exercé pour constater l'existence de ce pont.

D'année en année les pluies en diminuent lentement, très lentement l'épaisseur, et des phénomènes de capture des affluents extrêmes d'un bassin par ceux de l'autre se préparent.

Et la pluie continue, avec de courts moments d'accalmie suivis de coups de tonnerre et de rafales.

C'est la deuxième journée de pluie réellement désagréable que nous avons depuis notre départ du Yé-Yi ; j'entends parler naturellement de la pluie tombant tandis que la caravane est en marche ; son seul réel inconvénient c'est de gêner fortement et parfois d'empêcher la prise de l'itinéraire ; c'est, avec la question d'eau po-

table dont j'ai déjà parlé hier, un deuxième gros inconvénient de la pluie ; le troisième et dernier est de grossir certaines rivières au point de les rendre momentanément infranchissables.

Mais d'être bien mouillés, trempés jusqu'aux os, de sentir l'eau traverser tous les vêtements et descendre, le long du dos et des jambes, jusque dans les souliers qui se transforment en bains de pied, a comme compensation, dès l'arrivée de l'étape, la flambée joyeuse d'un grand feu de bois où l'on met tout à sécher, depuis son casque jusqu'à ses guêtres, en passant par sa propre personne ; et quand on a pu réintégrer des vêtements neufs, quelle sensation de bien-être, vraiment exquise, qui fait qu'on se prend à aimer l'averse... de temps à autre.

[78] Mais nous voici arrivés aux villages de ce chef Maroukadjé (ou fils de Kadjé) qui, hier, nous apporta du beurre végétal.

Franchissons le ruisseau Borogo, large de 2 mètres, encaissé d'autant, et franchement à sec malgré la pluie, ce qui indique bien un cours souterrain ; remontons la pente de ce ruisseau qui va vers la Koridjo, laquelle va à la Keumi ; la Keumi à la Kidjou ; la Kidjou à la Ka-Ia, et la Ka-Ia au Nil. Nous sommes encore fixés sur la ligne de faîte Yé-Yi — Nil.

Nous pouvons donc stopper.

Il est 10 h ½ ; l'étape est de 13 ½ kilomètres.

Le camp est dressé contre les vastes champs de haricots d'une zériba enclosant une quinzaine de huttes et autant de greniers. L'altitude en est de 1.000 mètres.

Comme eau à boire, ce qu'on nous apporte d'abord est presqu'aussi noir que de l'encre. Je dois envoyer une corvée à assez grande distance à l'Est du camp.

Les chefs offrent :

1 poule,

17 œufs,

17 rations doubles pour nos noirs.

La soirée reste entièrement couverte ; à peine pourrait-on vaguement deviner la lune. Espérons en demain matin et allons nous coucher.

Samedi 9 Mai 1903.

A 4 $\frac{1}{2}$ heures, Paulis et moi sommes debout pour essayer de faire le point ; nous ne pouvons prendre que 4 étoiles cercle Est, les unes pour l'heure, les autres pour la latitude, tout le ciel est piètre, astronomiquement parlant.

Température à 6 h 00 : 19°, 7.

A 6 h 55 m, sous un soleil très voilé, nous nous mettons en route ; comme guides nous avons des gens d'un village couché au pied du versant Nord du Ko-Robé ; aussi la route qu'il nous font suivre étant presque complètement vers l'Ouest, j'arrête nos gens après 2 $\frac{1}{2}$ kilomètres de marche, pour [79] nous engager à travers brousse, et marcher nettement dans le Nord avec, comme excellent point de direction, le sommet du pic Goumbiri, qui surgit et s'éclipse alternativement.

Que voici un joli coin de pays où l'on voudrait, sous les grands arbres clair plantés, sur le frais gazon naissant, éllever une station modèle !

Mais notre rôle à nous est de marcher, encore et toujours, et de bien ouvrir l'œil pour, ici comme hier, saisir le court moment où l'on se trouve sur la ligne séparatrice des eaux du Yé-Yi à l'Ouest, de la Ka-Ia à l'Est. L'altitude en ce point est de 1.010 mètres, soit 10 mètres seulement de plus qu'à notre point de départ de ce matin, pour autant qu'on puisse se fier aux anéroïdes ; heureusement d'autres notations des caractéristiques du terrain nous fixent sur ce point ; ces caractéristiques figurent à l'itinéraire détaillé, dont la mise au net est pour le moment réservée.

Pendant les 8 premiers kilomètres, pas d'eau à voir ; la ligne de séparation franchie, on descend insensiblement vers le ruisseau Kann, large de 2 m à 2,50 m, avec 0,15 m d'eau laiteuse à courant très faible, fond sable et gravier ; d'après nos guides, dont les dires ne m'inspirent qu'une médiocre confiance, la Kann qui coule ici vers l'Ouest, irait à la Kalo qui va elle-même à la Loundt.

Ce point de détail sera à contrôler par la station du Yé-Yi quand elle voudra bien utiliser nos documents cartographiques.

A la Kann succède la Lékitouma, large de 1,50 m avec 0,25 m d'eau laiteuse à courant marqué, allant à la Kann.

Au-delà de la Kann, forte grimpette sur éboulis de gros blocs de granit, pour redescendre doucement vers un fossé sans galerie, large de 3 à 4 mètres, avec 0,60 m d'eau boueuse, stagnante ; nos guides appellent ce fossé « Dobo » et affirment qu'il va à la Kembé.

Tout me fait estimer que ce renseignement est absolument faux, comme nous verrons plus loin. En réalité, nous semblons avoir franchi la ligne [80] de séparation des eaux allant à la Kembé vers l'Ouest et des eaux allant vers l'Est, le Nord-Est et le Nord, à d'autres affluents directs du Yé-Yi.

Nous avons quitté complètement la région montagneuse et circulons dans le pays en contrebas qui forme la vallée immédiate du Yé-Yi, pays de longues ondulations en large dos d'âne ; dans le creux des ondulations se voit le granit, assez souvent à nu dans le lit des ruisseaux ; sur les pentes et le dos d'âne, c'est en abondance la grenaille de limonite et les débris anguleux de quartz.

A 11 h 50 m, après une marche de 16 ½ kilomètres (dont les 14 derniers droit à travers brousse), nous stoppons au bord d'un lit de rivière torrentielle, creusé dans le granit, large de 4 à 6 mètres, avec des réserves d'eau assez claire, provenant des pluies ; ces réservoirs ne

communiquent pas entre eux à ciel ouvert, mais peut-être par des canelets souterrains. La source, ou du moins le terminus de ce lit de rivière, est proche, bien marqué par son oasis de grands arbres.

La direction de la rivière est franchement vers l'Est ; interrogés, mes trois guides me mentent évidemment ; deux prétendent qu'ils ne savent pas le nom de cette rivière ni où elle va, car ces choses ne sont connues que de leur chef ; le troisième guide (ce chef si bien informé) me prétend que cette rivière va à la Kembé.

En vain mes 5 chefs Ka-Kouas, qui se sont retrouvés en pays quelque peu connu, lui répètent-ils que nous ne sommes plus dans le bassin de la Kembé, mais dans celui de la Ko-Ia (ne pas confondre avec la Ka-Ia des jours précédents), autre affluent direct du Yé-Yi.

Le guide imposteur continue à dire : « Cette rivière va à la Kembé ».

En vain je lui assure que mes propres « wargas » (papiers) me disent qu'il ment.

— « Elle va à la Kembé » s'entête-t-il.

Alors je lui fais administrer la correction très méritée, parce qu'il veut me tromper dans mes « wargas ».

Cela fait, nous sortons du lit de la rivière inconnue, grimpons un peu sur son versant gauche, et stoppons pour dresser le camp, par 975 mètres d'altitude.

[81] Avant que le camp soit achevé, l'orage nous tombe brusquement dessus : averse violente pendant laquelle mes adjoints officiers continuent stoïquement leur besogne ; il leur deviendra de plus en plus naturel d'en agir ainsi et de ne pas se laisser démonter par les inconvénients qui paraissent si terribles aux rats de station.

En continuant à travailler malgré la pluie, on n'a pas le temps de songer à la fièvre qu'elle pourrait bien donner.

Quand la pluie a cessé, je fais venir les trois guides, et leur fais la leçon en leur montrant qu'avec mon itinéraire je vois les bourdes qu'on essaie de me faire avaler ; puis je les renvoie sans paiement.

Ils s'en vont la tête basse, et l'on verra demain quelle suite ils donnèrent à la correction qu'ils avaient reçue.

Ciel couvert au début de la soirée ; puis condensation lente du voile d'alto-stratus, qui se relève et se transforme en cirro-stratus ; l'observation peut alors être prise complète, ce qui n'est pas précisément malheureux, car les 2 dernières observations incomplètes ne seront rendues utilisables que d'après les résultats de l'observation complète, obtenue le 5 mai, au camp du ruisseau Olabé.

Après l'observation, M. Paulis sent venir la fièvre et doit se coucher ; notre compagnon avait rendu tantôt son dîner, presque d'un seul jet, après y avoir fait honneur de bon appétit.

C'est une fièvre de fatigue ; mon second a fait aujourd'hui toute la route à mes côtés, à pied, et c'est encore un peu dur pour lui, de telles marches à travers brousse, tout en tête de la colonne, c'est-à-dire frayant le chemin, tout en étudiant le pays aussi à fond que possible. Et ce, après avoir effectué une prise du point pendant que les autres dorment encore profondément et enfin, en terminant la journée, mouillé, par une nouvelle prise de point.

[82] *Dimanche 10 Mai 1903.*

Levé 5 h 50 m. Il tombe quelques rares gouttes de pluie. Ciel couvert.

Nous passerons la journée ici, afin que je puisse faire la prise du magnétisme et en effectuer les calculs ainsi que de l'observation astronomique d'hier soir.

M. Paulis a eu une nuit satisfaisante, mais se trouvera bien de 24 heures de plein repos : je le fais demeurer au lit.

M. Caroelli, très bien.

M. Belardi, qui avait fort bien mangé hier soir, n'a

guère dormi et se lève éprouvant du torticolis ; il fait son service jusqu'à 9 heures, puis alors doit se coucher, pris de froid.

Je suis pour mon compte un peu fatigué, ce qu'explique la journée d'hier où nous nous sommes mis en observation à 4 ½ heures avant de quitter le camp du 8 mai, où nous avons fait 5 heures de marche continue à travers brousse, où l'après-midi a été employée à la mise au net de l'itinéraire et au calcul de l'observation du matin, et où enfin nous avons pris une autre observation astronomique de 20 ½ heures à 21 ½ heures, et mis cette observation au net, ce qui a pris jusque 22 ½ heures, heure à laquelle nous avons pu souper.

Ça n'est certes pas un tableau de l'emploi du temps à conseiller à tout le monde. C'est pourtant celui que nous devons impérieusement observer si nous voulons justifier le caractère purement scientifique dont s'honore notre mission.

De 9 à 10 heures effectué, avec l'aide de M. Caroelli, la prise de magnétisme. Les calculs terminés, j'écris à M. le capitaine Goebel pour lui annoncer notre arrivée pour le 12 mai ; je lui donne les noms des 7 déserteurs qui nous ont faussé compagnie au cours de notre reconnaissance ; ce chiffre n'est pas trop fort, mais les coupables doivent être punis de quelques jours de chaîne, pour l'effet moral sur les autres, demeurés fidèles.

Vers midi se présente un nommé Abdalla dont le village est près du Ko-Robé ; il offre 6 œufs et 1 panier de haricots. Chose éminemment digne d'être notée, cet homme nous [83] est envoyé par les 3 guides d'hier, ceux que j'ai punis et renvoyés sans paiement parce qu'ils me trompaient, affirmant que la rivière auprès de laquelle nous campons allait à la Kembé, alors que ce n'était pas vrai.

Ces gens, justement punis, au lieu de me garder rancune, m'envoient un homme qui connaît bien la brousse,

pour me donner le nom de la rivière en cause ; c'est le Loumialébi, allant à la Darbounia, laquelle va à la Ko-Ia, qui va directement au Yé-Yi, en aval du poste.

Abdalla nous servira de guide demain.

Voilà un bien bel exemple du grand sens de justice du noir, acceptant la punition méritée et continuant ensuite à rendre service.

A l'heure du deuxième repas, M. Belardi se lève ; il a bu exactement 23 tasses de thé, et a transpiré presque autant, si pas plus. Il ne mange pas à l'heure de midi. Mais quelle exagération que ces 23 tasses de thé. M. Belardi préfère encore suivre les grossiers errements qui lui ont été inculqués avant son arrivée à ma mission, plutôt que de regarder comment je fais moi-même, et comment font MM. Paulis et Caroelli.

.....

Nos noirs nous apportent force champignons et fruits de la brousse ; l'état d'esprit nécessaire à la caravane d'une mission telle que la nôtre semble se faire. Tant mieux.

Les chefs demandent à faire « iangou » (séance de danse) afin que, dans mes écrits, je puisse parler de leur art chorégraphique.

Pas fort varié cet art, chez les Ka-Kouas : les gens se trémoussent sur place avec des battements de mains très secs, ce durant, les femmes décrivent un monôme circulaire autour du groupe confus des hommes ; elles sautent à petits sauts continus, lourds, en balançant tête, croupe, seins, d'une manière qu'elles doivent certainement trouver élégante et affriolante ; sur un tour complet du cercle ainsi décrit elles sautillent, à pieds joints, 175 fois, s'élevant chaque fois d'au moins 10 centimètres ; par moments, elles font un concours de sauts [84] en hauteur, sur place, puis repartent à petits sauts.

A 10 centimètres par saut, cela fait 1.750 centimètres

ou 17 mètres $\frac{1}{2}$ par tour complet, et, pour 10 tours : 175 mètres.

La femme qui mène le monôme est une véritable Vénus Callipyge qui pèse pour le moins 80 bons kilos. En 10 tours de danse, cette opulente Ka-Koua développe $175 \times 80 = 14.000$ kilogrammètres. Et l'on ne se contente pas de 10 tours.

Que ne peut-on employer pareilles réserves d'énergie pour le transport par automobiles !

A 15 heures, forte ondée d'orage.

Nos chasseurs, en route dès l'aube, rentrent bredouille. Hier ils auraient, disent-ils, blessé un buffle, mais sans pouvoir l'achever.

Nous n'aurons pas été favorisés — les Européens s'entend — au point de vue du gibier pendant cette reconnaissance : 1 pintade et 6 pigeons, tel est le tableau de chasse nous concernant ; pour les noirs, un formidable éléphant, deux gros singes, et ce qu'ils ne nous auront pas montré.

Le soir venu, la pluie nous refait sa coutumière visite.

M. Paulis prend un peu d'arrow-root avec une tasse de cacao et ne quitte pas son lit.

M. Belardi croit pouvoir souper copieusement avec nous.

Nous verrons demain les suites de ces 2 façons différentes de traiter la fièvre d'Afrique.

Lundi 11 Mai 1903.

Température à 6 h 00 : 20°, 0.

Levé bien dispos malgré un peu de fatigue des reins. La diarrhée a été chez moi remplacée par un peu de constipation. J'ai soin de continuer à n'user d'aucune méchante et nuisible drogue ni contre l'une ni contre l'autre.

Paulis se sent couci couça ; je lui prescris de garder le hamac pendant toute l'étape.

M. Caroelli, bien.

[85] M. Belardi n'a pas dormi du tout, figure très bilieuse ; a eu très froid la nuit. Parbleu, après le souper copieux d'hier soir envoyé à un estomac qui avait reçu 23 tasses de thé pour se débarrasser, il eut été curieux que le patient eût une bonne nuit.

Et pour comble, M. Belardi ne résiste pas au désir de prendre une assiette de scotch oat meal dont j'ai fait faire une ration pour M. Paulis, durant que les bien portants mangent des galettes d'éleusine avec 2 œufs.

Aussi, à peine est-on en route que M. Belardi, qui a comme moyen de transport une mule, doit demander son hamac à M. Paulis, lequel, au lieu de m'avertir, prend la mule de M. Belardi et se fatigue à son tour, alors que j'aurai besoin de ses services à l'arrivée au camp.

Comme chaque jour, je suis en tête et ne m'aperçois que trop tard de la chose. Tandis que si j'avais été prévenu, mon hamac aurait servi à M. Belardi, puisque je ne l'emploie pas un seul instant.

.....

* * *

Il est 6 h 40 m quand nous quittons le camp ; après le calcul de la position prise avant-hier, j'ai connu que, en latitude, nous n'étions qu'à 1 1/2 minute au-dessous de la place du Yé-Yi. En conséquence, j'ai mis aujourd'hui le cap sur l'Ouest un tant soit peu Nord.

C'est dans cette direction que nous faisons, à travers brousse tout le temps, une marche de 16 1/2 kilomètres.

Le pays parcouru est formé des longues ondulations connues de la [86] pénéplaine du Yé-Yi, ondulations dans les plis desquelles se montrent des rigoles plus ou moins larges, plus ou moins profondes, où l'eau est souvent stagnante ; à la saison sèche, tout cela doit être absolument à sec ou à peu près.

Une seule rivière marquante : la Dobo, large de 8 mètres, lit barré de granit formant des réservoirs où l'eau se garde, ne s'écoulant qu'en étroites cascadelles, sous une riche galerie où prédominent des ficus à fruits comestibles ; se voient aussi des lianes à caoutchouc.

Le guide — cet Abdalla venu à nous spontanément hier — me dit que nous avons dû traverser la Dobo à l'étape précédente ; les 3 guides douteux avaient en effet, comme je l'ai rapporté, donné ce nom à un ruisseau à eau stagnante. Il appartiendra au poste du Yé-Yi — auquel je laisse copie de notre carte — d'aller voir ce qui en est.

La Dobo va à la Ko-Ia, affluent direct du Yé-Yi, comme nous l'avons dit précédemment.

Au point de vue flore, le pays a les allures générales d'un verger continu ; on circule dans une région à caractères arborescents, mais avec moins de beaux arbres que dans la partie montagneuse ; le pays est nettement moins beau, et comme, en saison sèche, l'eau lui fait très probablement défaut, il est aussi nettement moins riche.

Au point de vue minéralogique rien de nouveau ; toujours le granit visible, surtout aux creux des dépressions, la limonite en grenaille et en blocs, le quartz en cailloutis ; à signaler, sur la rive gauche de la Dobo, des débris de haut-fourneau (scories, tuyères, etc...) près d'une termitière.

Comme je demande s'il y a ici du minerai de fer, on me répond que non, mais qu'il y en a près du village du chef Garaba et chez les Ka-Likos.

Je prescris au chef Garaba de m'en apporter un échantillon aussitôt sa rentrée dans son village.

Vers le Sud, court, Est-Ouest, le massif Ko-Robé, ayant comme pendant [87] dans le Nord, le massif du Goumbiri (ou grand Biri), avec les pics plus petits du Biri, de Loka, etc...

A 11 h 35 m, nous stoppons pour dresser le camp au-

près d'une dépression herbue avec un peu d'eau laiteuse stagnante, montrant sur sa pente droite un vrai dallage de limonite, sur sa rive gauche un puissant affleurement de granit.

A l'arrivée au camp, un peu de pluie avec quelques coups de tonnerre lointain. Le ciel se recouvre complètement comme au début de l'étape ; entretemps, le soleil avait brillé et chauffé ferme.

M. Belardi sort très abattu de son hamac ; il se passe 2 lavements et s'attribue une attaque d'hématurie alors que le sang qui l'effraie provient de ce que la constipation dont il a été embarrassé pendant tous ces derniers temps, lui a déchiré l'orifice anal.

De son côté M. Paulis peut assurer son service complètement, bien que fatigué par ses 5 heures de mule.

M. Caroelli va bien.

Pour moi, je me sens en pleins moyens ; une seule chose me tarabuste : mes souliers ont crevé tous les deux ; des lacets neufs mis hier ont sauté pendant la marche d'aujourd'hui ; ce détail — plus important pour celui qui écrit ceci que ne pourront le penser ceux qui le liront — montre ce qu'est la marche continue et répétée, en tête de la colonne, à travers la brousse noyée quasi journallement par les pluies de la saison ; mes guêtres sont également toutes deux usées jusqu'à en être trouées, et elles tombent sur le pied à la façon d'une élégante botte de mousquetaire.

Je trouverai heureusement moyen de réparer tout cela à moitié à la station du Yé-Yi, grâce à l'éleveur Schenk, un homme de métier sachant faire un peu, voire beaucoup, de tout.

L'état du ciel ne permet pas la prise du point.

[88] *Mardi 12 Mai 1903.*

Bonne nuit pour tout le monde. MM. Paulis et Caroelli bien ; M. Belardi mieux.

Température à 6 h 00 : 20°,0.

Temps couvert, gris, menaçant, orage lointain, sourd.

Départ à 6 h 20 m, toujours à travers brousse, vers l'Ouest très légèrement Nord. Bien que le point n'ait pu être fait hier soir, j'ai pu cependant, au moyen du seul itinéraire, annoncer que nous serions à la place du Yé-Yi, après une marche de 16 kilomètres, à 1 kilomètre près.

Nous devions y entrer exactement après 15 kilomètres, dont les 4 premiers nous firent déboucher sur la route dite « pour automobiles ».

Rien de spécial à signaler, sinon peut-être la beauté de certains spécimens d'arbres à beurre, surchargés de leurs fruits précieux.

Le pays a les mêmes allures ondulées, et se découvre à très grande distance vers le Nord. Dans la couche de sable granitique humide qui couvre le sentier, les empreintes de fauves et de gibier se montrent fraîches et nettes : léopards, antilopes, renards, — voleurs de poules disent mes noirs, — pintades, etc...

Et brusquement voici en plein la place du Yé-Yi, se découvrant d'un seul coup ; nous sommes au pas 16.000 et le podomètre marquera 20.000 quand j'entrerai au poste, c'est-à-dire que 4.000 pas, soit environ 3 kilomètres, nous séparent du poste qui serait, d'ici, canonné sans merci, si une si regrettable extrémité devait se présenter, ce que personne ne pourrait souhaiter.

Continuons à marcher un moment et nous entrons dans les très vastes et très belles cultures dépendant du poste et couvrant la rive droite du Yé-Yi ; les zéribas des travailleurs avec logements pour blancs, occupent un mamelon derrière lequel on perd un moment de vue le poste fortifié ; c'est ici que se placeraient presque à coup sûr des assaillants armés de canons de campagne et qui voudraient réduire le fort.

Je n'ignore pas, en notant ceci, que je ne serai peut-être pas agréable à tout le monde, peut-être même au

Gouvernement lui-même ; mais on aime mieux une œuvre en lui signalant ses points dangereux qu'en la flattant sur toutes ses faces indistinctement.

A 10 h 15 m nous fermons notre itinéraire qui, au total, a mis en carte 268½ kilomètres, fixés par 15 positions astronomiques, la place du Yé-Yi comprise.

[89] Conclusions.

Au point de vue des instructions qui guident nos travaux, je crois pouvoir dès maintenant et sans attendre la reconnaissance du Yé-Yi en aval de la station, signaler qu'il y aurait un réel intérêt à obtenir que toute la tête du Yé-Yi, avec les rivières Kawé, Kembé et Loundt, demeure acquise au territoire de l'État Indépendant.

J'ai teinté, sur la carte accompagnant ce journal de route, la portion de territoire entre la rive droite du Yé-Yi, la ligne de faîte Congo-Nil, la ligne de faîte Yé-Yi — Ka-Ia, et la ligne de faîte séparant la Kambé des autres affluents directs du Yé-Yi vers le Nord.

Cette portion teintée n'est pas bien considérable en surface, mais pour celui qui aura lu attentivement les notes de chaque jour prises au cours de notre reconnaissance, cette portion se montrera comme un pays d'avenir :

1^o L'altitude absolue y atteint 1.300 mètres en des points occupables, ce qui améliore fortement les conditions climatologiques au point de vue européen ; on se souviendra que du feu nous faisait le plus grand plaisir chaque soir ;

2^o Nous avons vu presque partout un manteau d'argile noire, à la fois légère et grasse, c'est-à-dire riche et fertile ;

3^o Nous avons vu ce pays bien arrosé d'eaux limpides

courantes ; partout des sources créant un vrai système d'irrigation naturelle ;

4^o Au point de vue de l'élevage du gros bétail, le pays donne l'impression la plus favorable ;

5^o On pourrait en faire, d'autre part, une réserve de chasse ; les éléphants, ainsi que nous l'avons constaté *de visu*, sont très nombreux ;

6^o Lorsque l'étude des conditions scientifiques des colonies de peuplement sous les tropiques africains pourra se faire, le pays dont nous nous occupons pourra se prêter à une partie des expériences ;

[90] 7^o Au point de vue de la flore, nous avons signalé les lianes à caoutchouc dans les galeries des rivières (trop peu nombreuses toutefois pour une exploitation sérieuse) ; le cafier sauvage dont un exemplaire haut de 12 mètres a été signalé ; l'arbre à beurre (*Bassia Parkii* ?) fournit généreusement par ses noyaux un produit gras comestible, et par sa sève un produit tenant à la fois des gommes et des cires employés par l'industrie ; nous avons dit aussi l'abondance des fruits sauvages dont plus d'un fut apprécié de nous ;

8^o Le pays est riche en miel, donc en cire ;

9^o Au point de vue minéralogique, toutes réserves sont à faire jusqu'à ce que la région ait pu être prospectée ;

10^o Au point de vue des populations, on a vu que les villages Ka-Kouas qui se trouvent dans la partie teintée sont tous sous la dépendance directe du Yé-Yi ; ce sont ces villages qui fournirent nos porteurs ; ce sont eux qui ravitaillent le poste et lui donnent les corvées nécessaires aux travaux extraordinaires.

J'ai eu soin de dire que le pays dont je m'occupe ici doit être envisagé au point de vue de l'avenir.

Il a le plus grand besoin, en effet, de pouvoir être laissé en jachère pendant une période à fixer, mais qui me paraît devoir compter au moins une vingtaine d'années. Ce pays si favorisé par la nature est, en effet, aujourd'hui pauvre d'hommes, pauvre de produits vivriers, pauvre d'animaux domestiques.

C'est qu'aussi loin qu'on peut remonter dans son histoire, on ne le voit que toujours soumis aux razzias des étrangers.

Rien de triste à voir comme les misérables huttes de ces petits groupes de Ka-Likos, disséminées à droite et à gauche ; les huttes des Ka-Kouas à qui un peu de sécurité est venue de la présence de nos postes, sont d'ailleurs presque aussi misérables ; hautes à peine de 1,50 m à 1,60 m rarement de 1,80 m à 2 m (à leur [91] sommet bien entendu), elles s'aplatissent sur le sol, le plus possible pour se confondre avec les hautes herbes et n'être vues que lorsqu'on est dessus et non de loin ; leur entrée exige que leurs occupants s'y introduisent en rampant.

De telles demeures sont tôt faites, mais aussi tôt abandonnées sans trop de regrets.

J'ai dit que dans les produits de cultures dominaient les haricots. Pourquoi prendraient-ils le manioc, les bananes qui demandent trop de temps pour fournir à manger, et que d'ailleurs, on emporte difficilement avec soi dans la fuite ?

Mais des haricots, du sésame, du sorgho, du maïs, on a les graines en quelques mois ; on peut alors faire la complète cueillette de la récolte et la cacher en de petits greniers dans la brousse.

Vienne alors la razzia ! On lui offre le minimum de prise !

Quant aux chèvres, aux moutons, ils ont été nombreux

dans le pays ; même les montagnes s'appellent dans la bouche des blancs : « Gangala na mémé » = les montagnes aux chèvres ; et aujourd'hui les jeunes agents, frais émoulus d'Europe (frais est euphémique) s'imaginent volontiers qu'on n'a qu'à se porter sur « les montagnes aux chèvres » pour en ramener des centaines de bêtes.

Que n'ont-ils pu apprécier comme nous l'amertume avec laquelle le chef Adé me disait, un soir où nous nous séchions à un feu commun après une journée de pluie : « Tu sais que les blancs appellent nos montagnes les « Gangala na mémé », les montagnes aux chèvres ; jadis elles méritaient ce nom, car nous étions riches en chèvres et en moutons. Mais alors il a fallu nourrir les soldats et on est venu tout prendre, tout prendre ! Il ne reste que quelques rares chèvres dans les « Gangala na mémé ». Et les soldats ou bien des gens envoyés par eux viennent encore les prendre ».

A notre départ du Yé-Yi, on nous avait représenté les Ka-Likos comme des fourbes qui garnissaient les sentiers de fléchettes empoisonnées ; nous devrions nous garder soigneusement la nuit ; nous devrions éviter de loger dans les villages afin de ne pas y être enfumés (?!); que sais-je encore ?

On a vu qu'il aurait fait difficile de se loger dans les villages Ka-Likos ; on a vu qu'ils s'occupaient si peu de nous qu'à 2 heures de notre campement on semblait ignorer [92] notre existence, puisqu'on ne se gardait même pas.

On a vu, enfin, que ce qui avait caractérisé nos relations avec les Ka-Likos c'était, de leur part, une méfiance extrême, avec le désir de nous fournir les renseignements qui nous étaient nécessaires, comme cela se présenta aux sources du Yé-Yi, quand ils nous crièrent de loin que nous les avions dépassées.

Par quoi pouvait être provoquée cette méfiance non

agressive sinon par ceci, que si, amadoués par nos premiers cadeaux, ils se hasardaient à rester dans leurs villages, à ne pas se cacher à notre passage, et enfin à venir nombreux à nos campements, nous n'hésiterions pas à les raffler en masse ?

Ils se disaient sans doute que nous dédaignions de garder 4 ou 5 femmes et enfants, mais que nous ne nous ferions pas faute d'en amarrer dix fois plus si possible.

Mais ils étaient dans le doute, parce que tout de même je leur avais dit de bonnes paroles et fait de beaux cadeaux.

C'est pourquoi le premier Adjouka venu à nous servit de guide pendant toute une journée, puis disparut.

C'est pourquoi nos cadeaux étaient laissés à l'abandon dans les huttes désertées. *Timeo Danaos et dona ferentes !*

Pourtant nous passâmes, faisant le moins de mal possible, et le second guide Ka-Liko qui demeura 3 jours avec nous, rentra avec toutes ses richesses, et put dire si exactement ce que nous faisions au cours de notre promenade, et aussi comment j'avais fait punir deux de nos hommes qui avaient volé une peau d'antilope, qu'il arriva ceci :

Alors qu'au poste du Yé-Yi on considérait les Ka-Likos comme prêts à tout mauvais coup contre le blanc, nous vîmes arriver à ce poste, le mardi 19 mai, c'est-à-dire immédiatement après notre retour en ce point, les deux chefs Ka-Likos Kémi et Dogo, successeurs de feu Iouma : ils apportaient des nervures de raphia-bambou, pour les constructions du poste, commençant ainsi à assurer une fourniture à laquelle ils ne s'étaient jamais [93] soumis.

Tel le résultat de notre passage pacifique.

Cette visite était fort intéressante.

L'apport des nervures du raphia-bambou me montrait que ce précieux palmier existe dans la vallée du haut Kibali, mais non dans la vallée du Yé-Yi comme on me l'avait dit.

D'autre part, à mes interrogations sur la route qu'ils suivent pour venir de chez eux au poste du Yé-Yi, les deux chefs Ka-Likos disent :

- « Nous couchons trois fois en route :
- » 1^o chez le chef Chérou (Ka-Liko) sur le ruisseau Wé-Yi, qui va à l'Oka, qui va à l'Iri, affluent du Kibi (Kibali ou Dougou) ;
- » 2^o chez le chef Lomago (Ka-Liko) sur la Ké-Yi qui va à la Kodjiko, affluent du Yé-Yi ;
- » 3^o chez le chef Tchoreu (Ka-Koua) non loin du poste noir dit de Aissa.

» Le quatrième jour, nous arrivons au poste du blanc.
» Pendant ce voyage nos gens ne traversent pas le Yé-Yi mais suivent constamment sa rive gauche ».

Il est curieux qu'ils affirment être toujours installés au point même où le capitaine Goebel vint les attaquer jadis, et que cet officier y arriva — en 3 marches forcées, par les anciens villages des chefs Bandja et Issa (qui figurent sur notre carte), et en traversant la Ka-Liga au point à papyrus où nous l'avons nous-mêmes traversée en revenant du Sud. Si ce chemin était le plus court, pourquoi ne le suivraient-ils pas ?

Je signale la chose au capitaine Goebel en lui disant l'intérêt qu'il y aurait à ce qu'il fasse la route indiquée par les chefs Ka-Likos, et la rapporte à notre carte. Il me dit qu'il le fera sous peu.

Comme je leur demande pourquoi les Ka-Likos à qui j'ai fait des cadeaux tout en leur rendant femmes et enfants, n'ont pas eu la confiance de rester avec nous : « C'est une chose qu'eux savent, mais nous pas » est [94] la réponse.

« Et pourquoi ont-ils laissé les cadeaux à l'abandon ? »
Même réponse.

Je leur dis encore qu'en retournant chez eux, ils doivent avertir le propriétaire des 2 petits pointes trouvées dans la brousse qu'il peut venir les reprendre, et que je lui ferai même un cadeau.

Enfin, interrogés sur le ruisseau qui coule au pied du pic Londjolo (ils prononcent Londjolé), ils me disent que ce ruisseau s'appelle A-Ya et qu'il va au Yé-Yi ; nous devons donc, jusqu'à nouvel ordre, tenir pour non contrôlé le coin de la carte où figure le Londjolo, car pour moi ce pic n'appartient plus au bassin du Yé-Yi.

Pour tous les autres accidents topographiques que j'ai recueillis en route, mes interrogations aux chefs reçoivent des réponses corroborant entièrement notre croquis cartographique.

On voit que j'avais raison de dire que la visite des chefs Ka-Likos au poste du Yé-Yi était intéressante.

* * *

Mais pourquoi diable n'ai-je pas été averti, par le commandant de la place du Yé-Yi, qu'on aurait pu essayer de faire chercher ces 2 chefs avant que je me mette en route pour aller aux sources du Yé-Yi ?

Et pourquoi aussi nos chefs guides Ka-Kouas m'ont-ils toujours affirmé avec persistance qu'ils ne pouvaient envoyer un émissaire aux Ka-Likos pour leur dire ma venue pacifique, alors que les chefs Ka-Likos me disent qu'ils logent chez Tchoreu, un de nos chefs guides Ka-Kouas ?

Je n'ai qu'une réponse à cette interrogation : c'est que nos braves Ka-Kouas eussent été enchantés de me faire prendre les Ka-Likos en grippe afin que [95] je me décidasse à tomber dessus, ce qui leur aurait permis de piller. Piller quoi, bon Dieu ?

* * *

Je clos ici la relation de la première section de notre reconnaissance. J'ai cru bon de la rédiger et de l'envoyer avant de descendre le Yé-Yi, parce qu'elle me paraît

contenir pas mal de renseignements de nature à éclairer le Gouvernement, qui aura naturellement à apprécier.

* * *

Une dernière remarque : en examinant la carte qui accompagne cette relation (¹), on y verra tracée la route dite pour automobiles ; à partir du Yé-Yi, et vers le Nil on la voit, comme tout le long de son tracé d'ailleurs, filer en ligne droite, dégringolant dans les dépressions dont j'ai parlé aux dernières journées de notre voyage, et en remontant assez péniblement.

Il est clair, dès qu'on peut consulter une carte non fantaisiste, que cette route, pour être praticable autant que possible, devrait suivre la ligne de faîte entre la Kembé et les affluents plus septentrionaux du Yé-Yi, puis la ligne de faîte entre le bassin du Yé-Yi et celui de la Ka-Ia (affluent du Nil) et ainsi de suite plus à l'Est.

Constamment, constamment, la nécessité d'un travail cartographique complet et sérieux s'impose, afin de réduire mécomptes et dépenses.

*Le chef de mission scientifique,
Commdt LEMAIRE, Ch.*

P. S. M. le capitaine-commandant Bruneel, commandant l'enclave de Lado, a pris connaissance du présent journal de route.

Commdt L.

(¹) La carte dressée à la suite de la reconnaissance aux sources du Yé-Yi effectuée en 1903 par le commandant Ch. Lemaire, a été publiée en 1905 au millionième, 5.

C^t LEMAIRE, Ch., *Missions scientifiques Congo-Nil* (Imprimerie Ch. Bulens, Bruxelles, s. d.).

La même reconnaissance a également été reproduite par : *Aus den Archiven des Belgischen Kolonial Ministeriums* (Ernst S. Mittler und Sohn, Berlin, 1916, face page 74).

- 95 -

je me déridais à tomber des bus, ce qui leur aurait permis de me bloquer.
Piller quoi, bon Dieu !

Je clos ici la relation de la première section de notre reconquête. J'en ouvre une de la rédiger et de l'envoyer avant de descendre le Yo-Yi, parmi elle me paraît contenir pas mal de renseignements de nature à éclairer le gouvernement, qui aura naturellement à apprécier.

Une dernière remarque : en examinant la carte qui accompagne cette relation, on y verra tracée la route dite pour automobiles ; à partir du Yo-Yi et vers le Niel on la voit, comme tout le long de son tracé d'ailleurs, filer en ligne droite, dégringolant dans les dépressions dont j'ai parlé aux dernières journées de notre voyage, et en remontant assez péniblement.

Il est clair, dès qu'on peut consulter une carte non fantaisiste, que cette route pour être praticable autant que possible, devrait suivre la ligne de faille entre le Nébélé et les affluents plus septentrionaux du Yo-Yi, puis la ligne de faille entre le Gashin du Yo-Yi et celui de la Ka-Ia (affluent du Niel) et ainsi de suite plus à l'Est.

Constamment, constamment, la nécessité d'un travail cartographique complet et sérieux s'impose, afin de réduire mécomptes et dépenses.

Le 1^{er} de juillet 1904
à Moumou
compt Lemaire

I-S. Moumou le capitaine commandant Bremel, commandant l'escadre de Gao, a pris connaissance du présent journal de route

compt L. L.

Fac-similé de la dernière page du texte original du « Journal de route de Ch. Lemaire ».

Légendes des photos

PHOTO 1. — Une fraction du troupeau de la station d'Aba.

Ce troupeau comportait 60 têtes, dont 6 vaches donnant du lait.

PHOTO 2. — La place fortifiée du Yé-Yi, rive gauche de la rivière du même nom.

Position : + 4°.5'.36"00 latitude

Longitude : 30°.41'.46",00 Est Greenwich.

Altitude du fort : 900 mètres.

Altitude de la rivière : 880 mètres.

PHOTO 3. — Le capitaine Gœbel, commandant la place fortifiée du Yé-Yi.

Le capitaine Gœbel (Jules Charles) — 32 ans — est dans sa 8^e année de service ; il a toujours été dans l'Ouillé.

Le cheval que monte le chef du Yé-Yi est un étalon donné par le sultan Semio au capitaine Lespagnard (1) (en 1899).

Le cheval fut envoyé au Yé-Yi en 1901 par M. Hanolet (2), afin qu'il y fut convenablement soigné.

PHOTO 4. — M. Schenck, éleveur de bétail, sur un taureau dressé par lui comme taureau porteur.

(Place du Yé-Yi).

PHOTO 5. — Jeunes dromadaires (femelles) à la place du Yé-Yi (arrivés au Yé-Yi en décembre 1902). Ces deux animaux appartenaient — avec deux autres adultes — à la mission du Bourg de Bozas (3).

Arrivés à Noumilé, poste anglais en face de Doufole, feu M. du Bourg de Bozas se défit des bêtes de somme (ânes, chameaux, chevaux, mules) dont il s'était servi jusque là, et qui ne lui étaient plus nécessaires. Ces animaux furent achetés, à très bas prix, par les commerçants arabes et hindous installés à Noumilé.

Au Yé-Yi, M. du Bourg de Bozas fit cadeau au capitaine Goebel d'un dernier dromadaire qui lui restait, lequel mourut rapidement. Puis les marchands arabes, à leur tour, firent cadeau au capitaine Goebel, de deux dromadaires adultes (morts depuis) et des deux jeunes que représente la photographie.

Les deux adultes seraient morts de froid au cours d'une expédition où ils servaient de montures à des Européens. Les deux jeunes semblent s'être acclimatés ; ils mangent avec plaisir les feuilles de patates douces, et la feuille de mimosa.

PHOTO 6. — Lieutenant Paulis, en tenue de travail, sur l'esplanade de la place du Yé-Yi. L'officier est assis sur l'échelle (?) permettant d'accéder à une plate-forme construite pour pouvoir photographier les fortifications.

(1) *Biogr. Col. Belge*, II, 619-620.

(2) *Ibid.*, II, 448-451.

(3) *Ibid.*, I, 152.

PHOTO 7. — Une vue de la rivière Yé-Yi près du poste fortifié.

Cette photographie a été prise à mi-avril, au moment où les eaux étaient encore basses.

PHOTO 8. — Les pics Mougwa et Tédo, vus du village Pa-Iawa.

Photographie prise le 21 avril 1903.

C'est au massif granitique d'où émergent les pics Mougna et Tédo que nous avons donné le nom de « Monts Milz »⁽¹⁾ pour garder ici le nom de cet officier qui fut des premiers belges arrivés au pic Mougna, et qui eut même une station à proximité de ce pic.

Le village Pa-Iawa est étalé à 6 kilomètres environ au sud du pic Mougna.

PHOTO 9. — Le double pic Lopogo, vu du village Pa-Iawa ; photographie prise le 21 avril 1903.

Le double pic Lopogo est vers le sud-ouest par rapport au village Pa-Iawa.

Les paillottes misérables sont plantées auprès d'un puissant affleurement de granit.

Cet affleurement servait aux indigènes d'aire naturelle pour y étaler leurs graines, les décortiquer, les broyer, etc...

PHOTO 10. — Lèkwendè (dialecte Kakoua).

Photographie prise le 4 mai 1903, au pied du pic Dagatè, dans un village Ka-Koua dépendant du chef Bangwalé.

Les « lèkwendés » sont des bourriches en paille fortement serrée, affectant la forme de longs cigares, et dans lesquels on serre les graines à conserver.

Ces bourriches sont fixées sur des perches fichées en terre, ce qui les met à l'abri des rongeurs, fourmis et pillards divers.

Remarquer la hauteur de la hutte visible sur cette photographie.

Pour pénétrer dans ce misérable abri surbaissé, il faut ramper littéralement.

PHOTO 11. — Même vue de la Rivière Yé-Yi qu'à la photographie n° 7. Seulement la présente photographie a été prise 6 semaines plus tard (le 29 mai 1903), alors que les eaux avaient fortement monté. On peut, par la comparaison des photographies n°s 7 et 11, se faire une idée de la différence de niveau des eaux aux deux époques : mi-avril 1903 et fin mai 1903.

PHOTO 12. — Pointes d'ivoire d'un éléphant tué par nos chasseurs noirs, près des sources du Yé-Yi, le 23 mai 1903.

Les pointes pesaient 34 et 42 kg.

La pointe de 34 kg fut échangée au Yé-Yi, près de marchands hindous, pour une vache laitière avec veau.

La pointe de 42 kilos fut remise à M. le capitaine Goebel pour expédition au Gouvernement.

PHOTO 13. — Portrait du commandant Brunel⁽²⁾, commandant de l'enclave de Lado (Place du Yé-Yi).

Photographie prise près du fort.

(1) *Biogr. Col. Belge*, I, 697-701.

(2) *Biogr. Col. Belge*, III, 87-88.

PHOTO 14.— Femmes préparant la farine de maïs pour les blancs de la mission. Remarquer qu'elles emploient le pilon et le mortier, ce qui est tout à fait exceptionnel dans le pays.

PHOTO 15.— Femme préparant la farine de maïs pour les blancs de la mission. Elles emploient ici le procédé des pierres meulières, universellement répandu dans la région.



Photo 1.

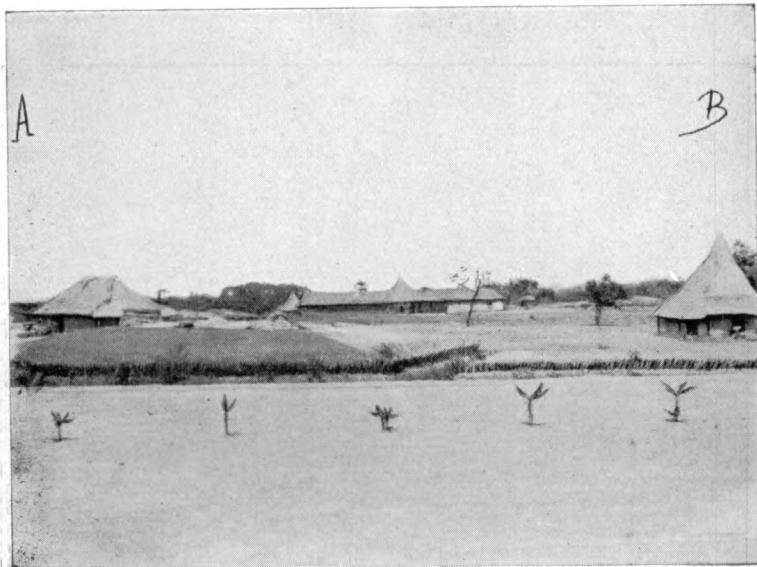


Photo 2.



Photo 3.

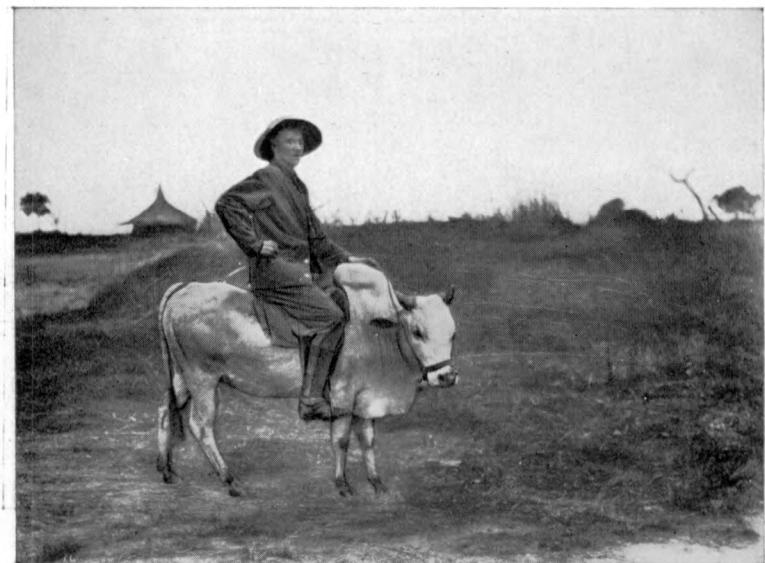


Photo 4.

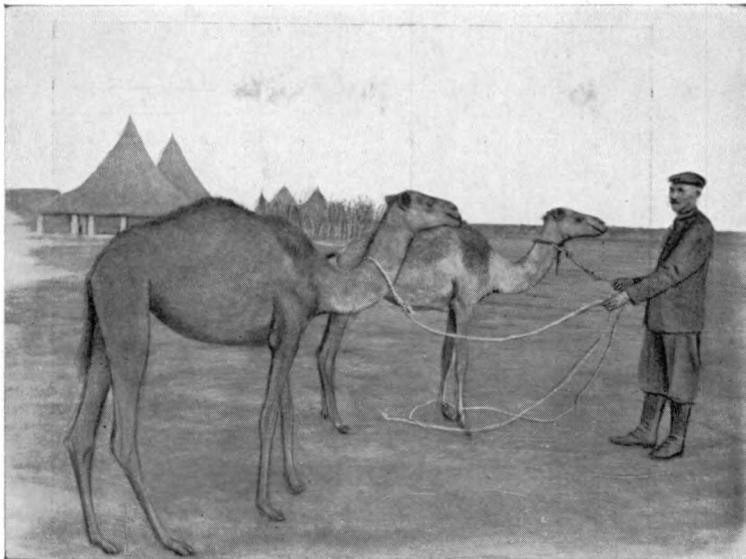


Photo 5.



Photo 6.

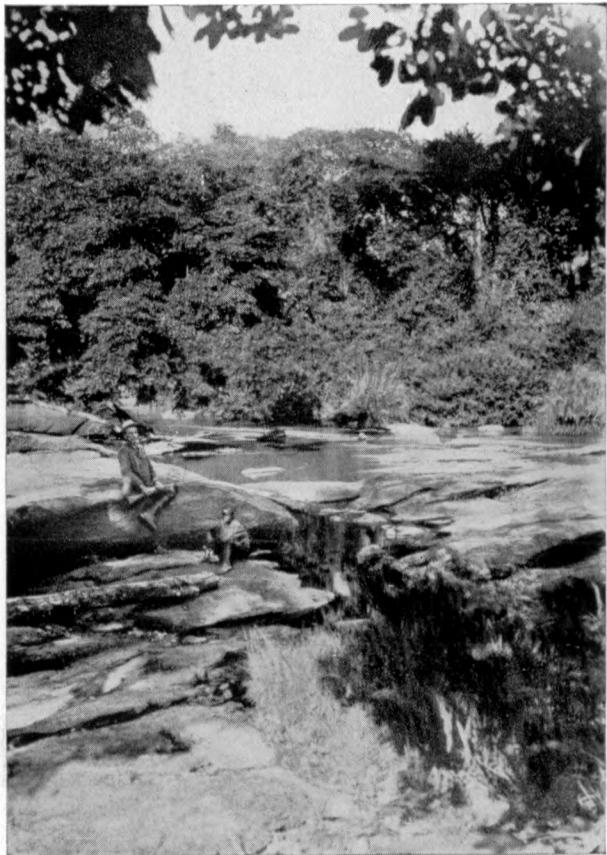


Photo 7.

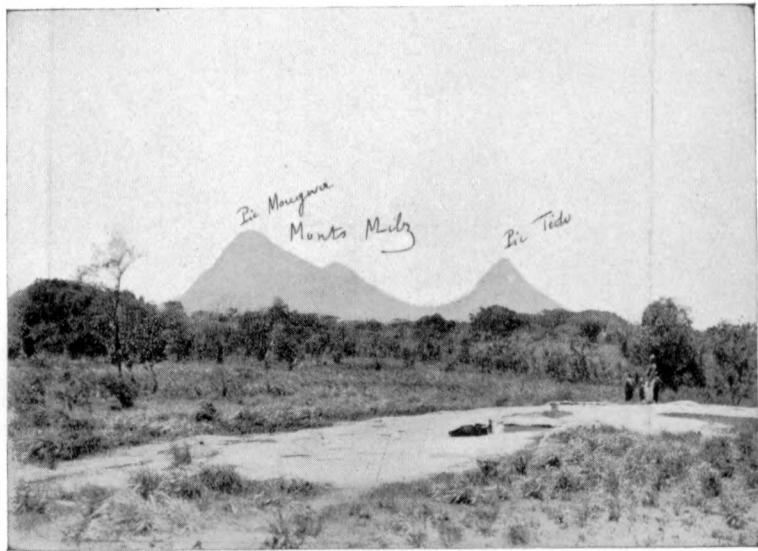


Photo 8.



Photo. 9.

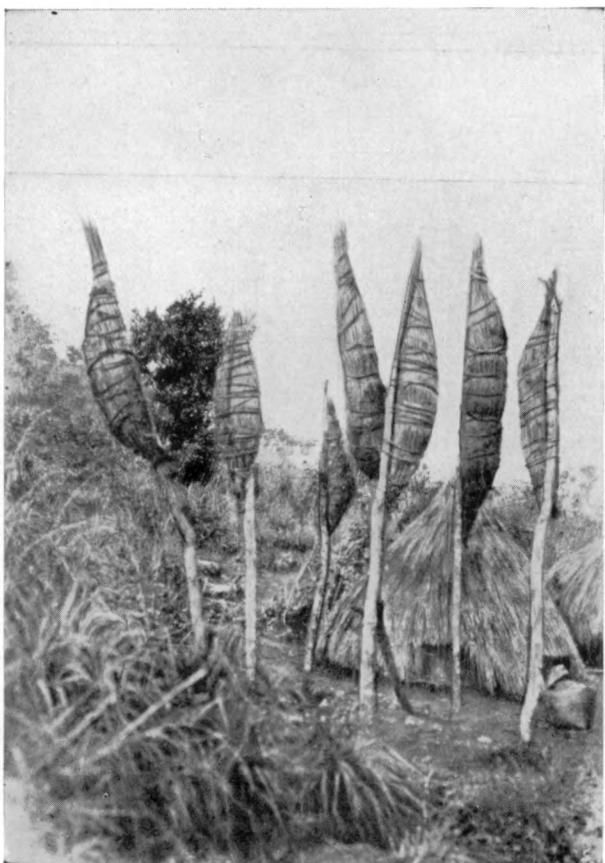


Photo 10.



Photo 11.



Photo 12.

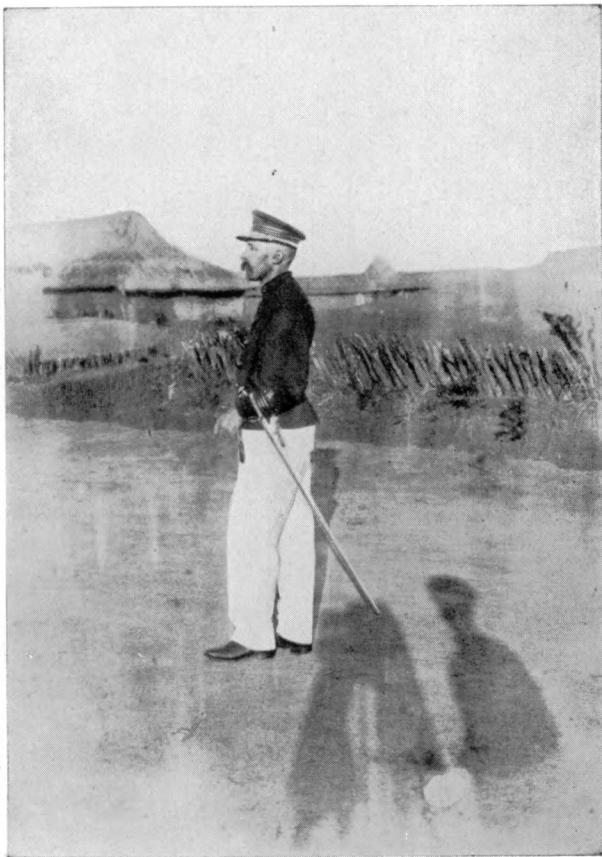


Photo 13.



Photo 14.



Photo 15.

007-

1953